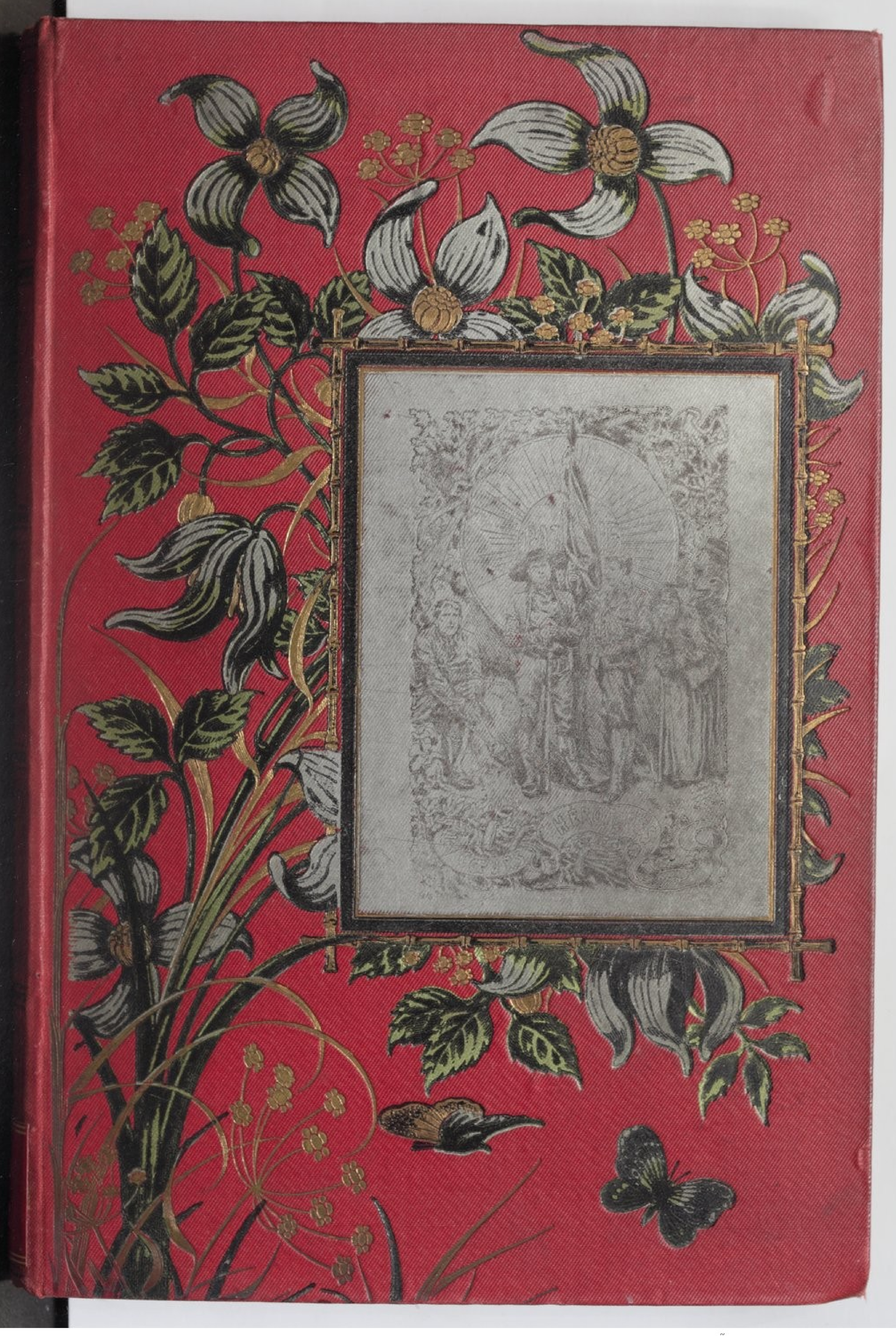


Les Coeurs héroïques... par Gustave Derennes,...





BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION NATIONALE

LES CŒURS HÉROÏQUES

5e série.


Les Cœurs Héroïques
FERN. BESNIER

COLLECTION PICARD

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION NATIONALE

LES CŒURS HÉROIQUES

JEAN [illegible] — [illegible]
LE MARIAGE DE CATHERINE — [illegible] DU CANADA
MÈRE JEUSS — [illegible] — [illegible]

PAR

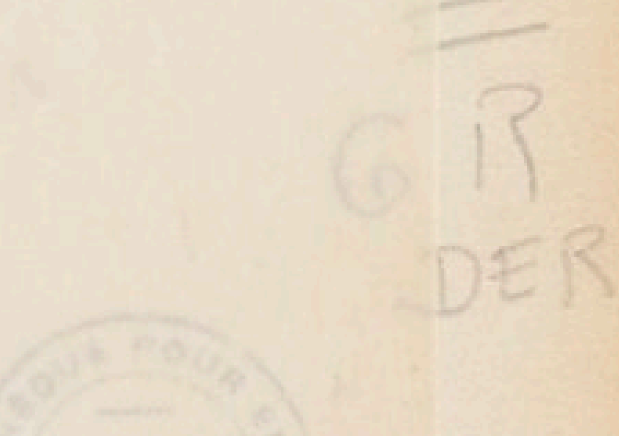
GUSTAVE DERENNES
(INSPECTEUR D'ACADÉMIE)

Ouvrage couronné par l'Académie française

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ALCIDE PICARD ET KAAN
11, RUE SOUFFLOT, 11





COLLECTION PICARD

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION NATIONALE

LES CŒURS HÉROÏQUES

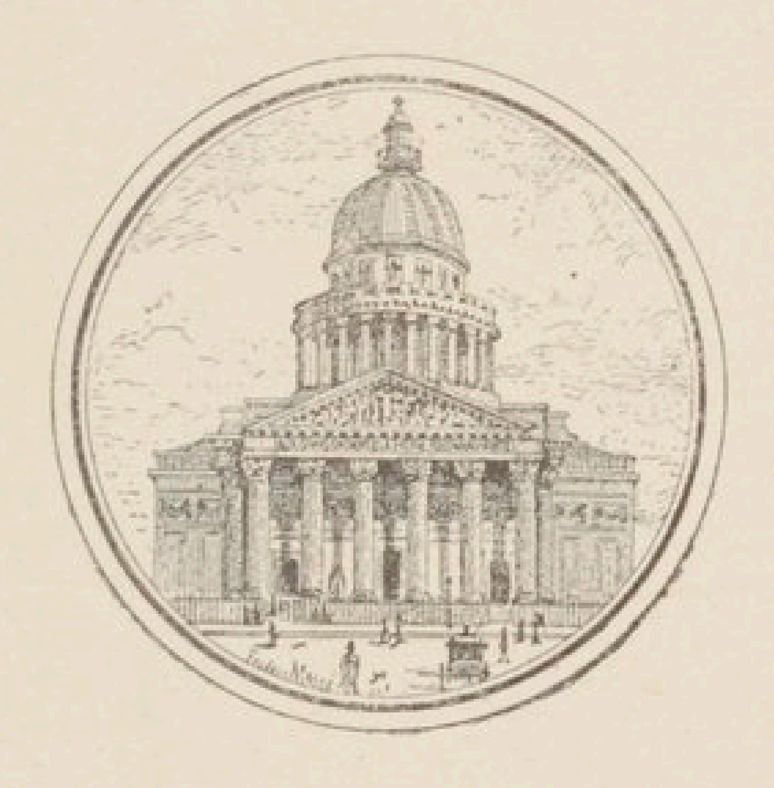
JEAN SENNERÈDE — ÉTIENNE RISPAUD
LE MARIAGE DE CATHERINE — LE DRAPEAU DU CANADA
MÈRE JEUSS — SŒUR ET PATRIE — L'EXPIATION

PAR

GUSTAVE DERENNES
INSPECTEUR D'ACADÉMIE

Ouvrage couronné par l'Académie française

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ALCIDE PICARD ET KAAN
11, RUE SOUFFLOT, 11

OUVRAGE

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (Prix Montyon)

ADOPTÉ

PAR LA COMMISSION DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

POUR LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES, COMMUNALES ET LIBRES

ET PAR LA VILLE DE PARIS

POUR LES DISTRIBUTIONS DE PRIX A SES ÉCOLES

A MON AMI

GEORGES LEYGUES

DÉPUTÉ DU LOT-ET-GARONNE

JEAN SENNERÈDE

JEAN SENNERÈDE

PREMIÈRE PARTIE

L'AUBERGE DE FLEURIGNÉ

I

Le 15 mars 1793, une agitation extraordinaire régnait dans la petite cité républicaine de Fougères. Tout le long de la rue de la Beuverie, la plus fréquentée les jours de foire et de marché, parce qu'elle relie les deux parties de la ville, des hommes armés se hâtaient. La plupart montaient vers la place de la Cathédrale; d'autres, en moins grand nombre, descendaient vers le quartier de Saint-Sulpice, là où s'élève le châ-

teau de Fougères, au-dessus des eaux noires du Couesnon. Des femmes, sur le seuil des portes, se groupaient, arrêtaient les passants.

— Où sont-ils?... Que dit-on?... Viennent-ils? Telles étaient les questions que toutes avaient sur les lèvres, que plusieurs formulaient et auxquelles personne ne pouvait répondre.

— « Ils. » — C'étaient les chouans. Un homme de la campagne, un vrai *Pataud*, et que tous connaissaient pour tel, était venu à cheval et avait annoncé au Procureur-Syndic que de gros partis de paysans, des rebelles, couraient les chemins dans les environs. Des curés et des dames de la noblesse étaient avec eux. Marche-à-terre, dont la réputation de sauvagerie n'était plus à faire, Baptiste Renart, l'âme de la contre-révolution dans le pays, avaient réuni une véritable armée, et Jean Chouan leur avait amené les contingents de Saint-Ouen-des-Toits. On disait même que le *Gâs*, ce chef mystérieux que les émigrés devaient envoyer d'Angleterre, était arrivé et s'était mis à la tête du mouvement. Une attaque brusque était à redouter : La garde nationale mal organisée se réunissait rarement, la poudre manquait, et les fortifications, longtemps négligées, tombaient en ruines. Mais les citoyens furent à la hauteur du

péril : une demi-heure après l'alerte donnée, tous étaient à leur poste et attendaient l'ennemi.

Les chouans ne paraissaient pas. L'inquiétude augmenta : Quand et par où allaient-ils venir? Suivraient-ils la route de la Pèlerine, celle de l'Huîtré? Chercheraient-ils à pénétrer dans la ville en remontant le Couesnon?... Des femmes se rappelaient avoir vu la veille, à l'heure du marché, des Bretons singuliers, n'ayant pas le costume du pays, passer dans certaines ruelles. A coup sûr, ils étaient venus étudier la place.

L'agitation dura jusqu'à midi. Puis, comme les guetteurs postés au sommet du clocher de la cathédrale ne signalaient rien de suspect, la tranquillité revint peu à peu. Toutefois l'émotion avait été si forte qu'on résolut d'éclaircir la situation.

Le Maire, les principaux administrateurs de la ville et le commandant en chef de la garde nationale tinrent conseil à la Halle. Il fallait un homme sûr et dévoué qui consentit à risquer sa tête pour étudier les positions de l'ennemi. Tous en connaissaient un : Jean Sennerède. On le fit venir.

— Sais-tu, citoyen, lui dit-on, que depuis quelques jours des bandes de chouans sont reformées et menacent la ville?

— Je le sais.

— Peux-tu suivre leurs traces et savoir leur nombre?

— Je le saurai.

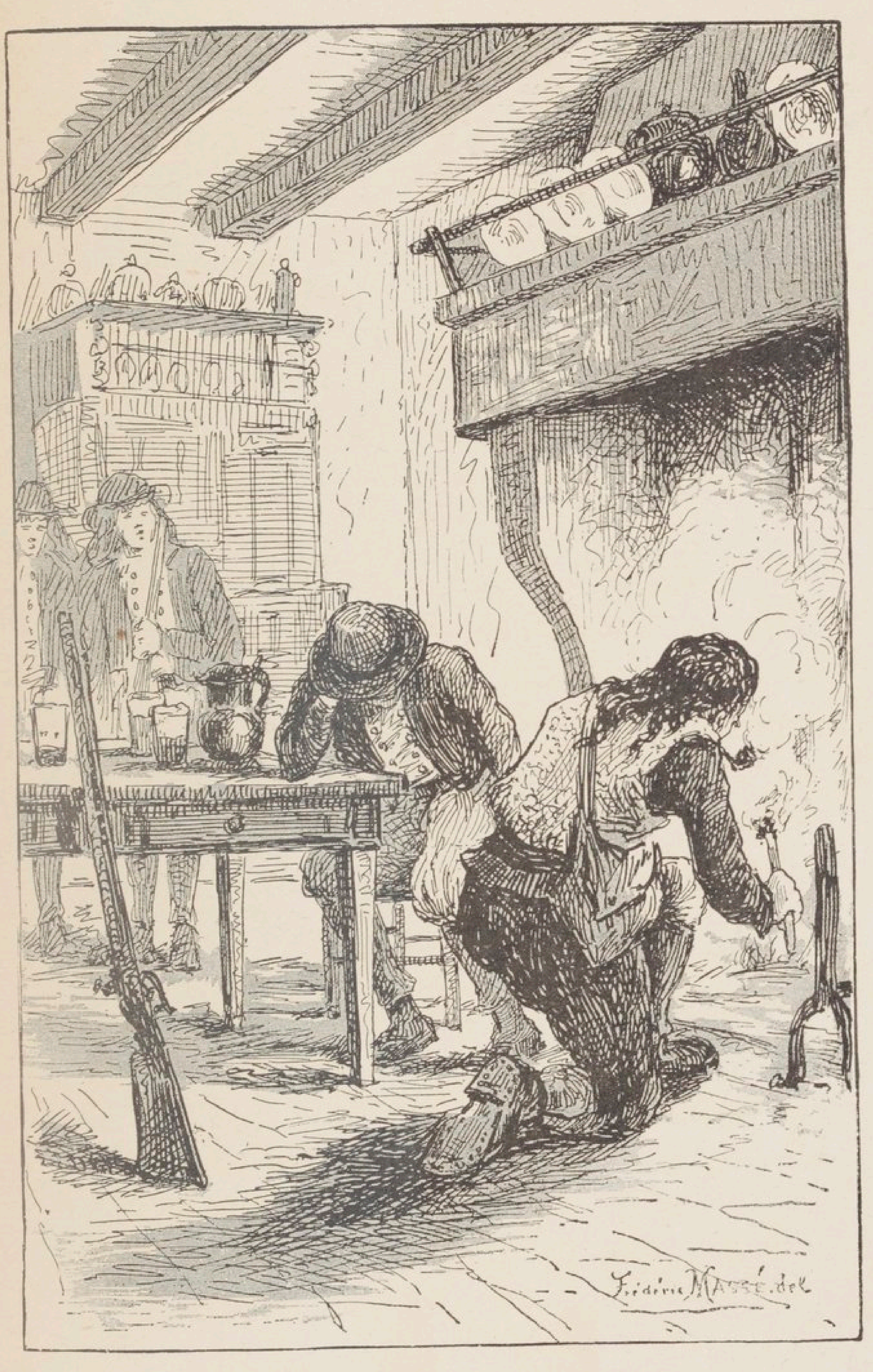
— Tu seras tué, sans doute... As-tu peur?

— J'irai.

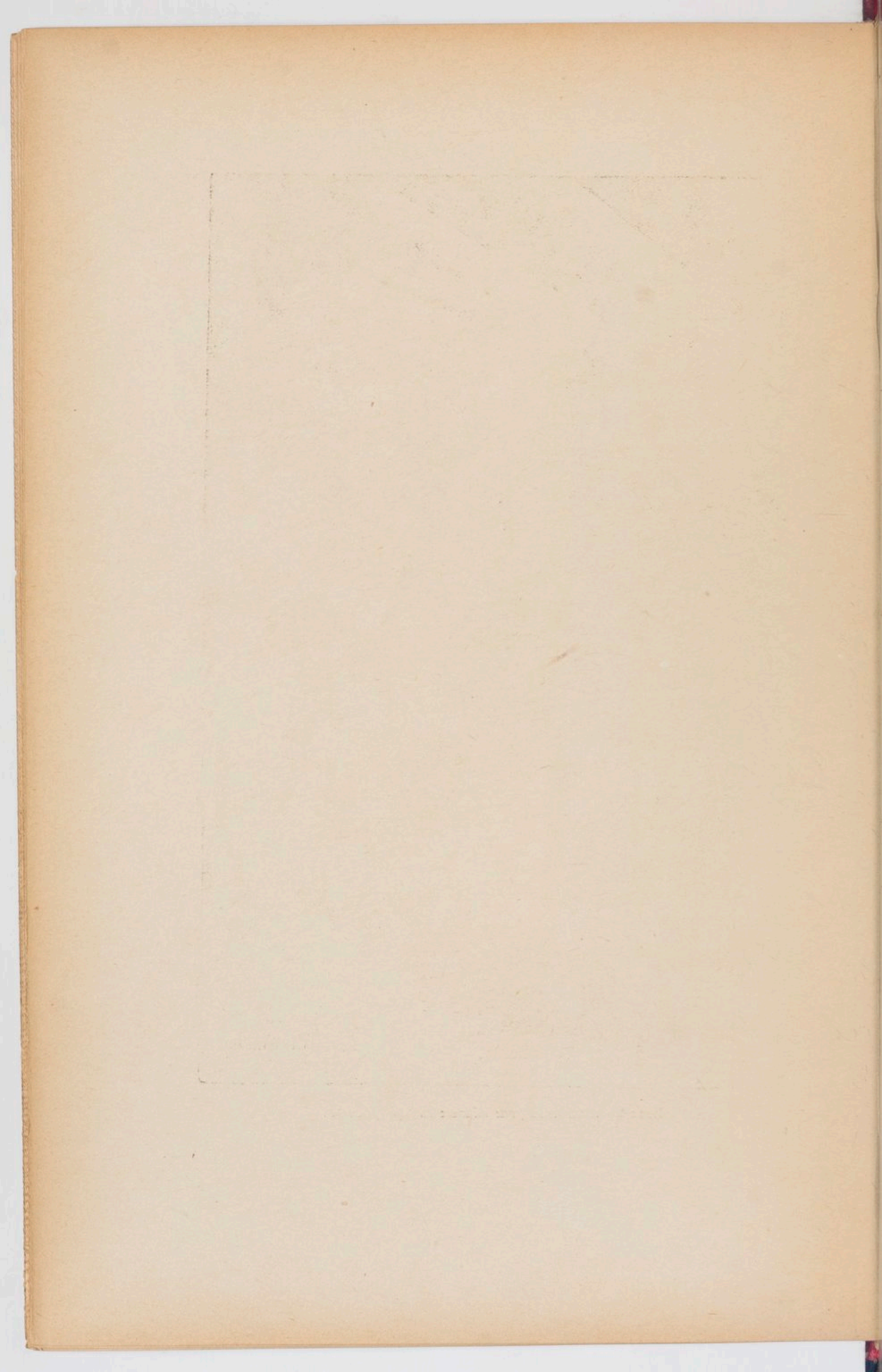
II

Jean Sennerède avait trente-huit ans. C'était un grand et robuste gaillard, un solide Breton de la ville, dont les longs cheveux bruns couvraient les épaules carrées. Son père, François Sennerède, était un de ces paysans de l'Ouest, qui avaient pris les armes, en 1757, pour ne point payer les taxes nouvelles sur le sel. Les gabelous de Louis XV l'avaient tué.

Depuis ce temps, et malgré son jeune âge, Jean avait voué une haine instinctive aux gouvernements absolus. A mesure qu'il avait grandi, il avait senti plus vivement les iniquités de l'ordre social. Il souffrait des nombreux privilèges de la noblesse et du clergé. Des impôts trop lourds appauvrissaient l'agriculteur; les corvées et les dîmes achevaient de le ruiner. Aussi avait-il salué la Révolution avec enthousiasme. On



Renart prit un tison pour allumer sa pipe (page 22).



l'avait vu pleurer de joie quand le peuple avait planté l'arbre de la liberté. Ce n'est qu'alors qu'il s'était marié avec Marie Bouvier, la fille d'un riche fermier du pays, qui depuis longtemps était sa promise. Il avait eu deux enfants, dont l'un avait alors deux ans à peine et l'autre six mois. Les maîtrises et les jurandes supprimées, le travail rendu libre, il avait pris l'état de tourneur. Ses rouets se vendaient dans tout le district de Fougères. Rapidement, il était devenu presque riche. Tous le savaient républicain de la première heure, et comme il était serviable et bon, tous l'aimaient.

Mais, ce que tous ne savaient pas, c'était un bout d'histoire ancienne, que Jean Sennerède cachait au fond de son cœur et qu'il n'oubliait point. Son père n'avait été tué par les gabelous que parce qu'il avait été trahi et livré à eux par un métayer de M. de Haute-Roche, un certain Jean-Marie Renart, qui, en apparence, faisait cause commune avec les paysans. On ne savait pas non plus que le fils de cet homme, Baptiste Renart, continuait, par esprit de famille sans doute, à haïr Sennerède, et comptait bien tirer vengeance de lui à la faveur des troubles qui menaçaient le pays.

Depuis deux ans déjà, depuis que le marquis

de la Rouarie et Thérèse de Mollien avaient tenté de provoquer un soulèvement en Bretagne, cet homme était l'âme de la contre-révolution de Fougères à la Pèlerine. C'était chez lui que les chouans se réunissaient, que les prêtres réfractaires officiaient secrètement et tramaient leurs complots contre la République. On disait aussi que M. de Haute-Roche, en émigrant, lui avait laissé tout son argent et lui avait fait connaître l'endroit où étaient déposés la poudre et le plomb qui devaient servir à la guerre sainte.

Cet homme devait être surveillé de près. Justement le propriétaire de l'auberge de Fleurigné, le père Palicot, était un vieil ami de Sennerède. Et comme cette auberge était située à quatre cents mètres de la métairie de Renart, on pouvait trouver là des renseignements précieux.

Sennerède attendit jusqu'au soir pour que son départ ne fût point remarqué. L'heure venue, il embrassa sa femme et ses enfants et partit.

III

L'auberge de Fleurigné est à deux petites lieues de Fougères, sur la route d'Ernée, par la Pèlerine et Mégaudais. Elle est bâtie dans un endroit désert; à droite et à gauche, tout à l'entour des bois, des landes, des champs de genêts et d'ajoncs.

La nuit vint brusquement, vers cinq heures, une vraie nuit d'hiver en Bretagne avec de pâles rayons de lune à travers des brouillards épais. Un vent froid sifflait dans les branches dépouillées des chênes. Au loin, dans les guérets noirs, des compagnies de perdreaux jetaient des cris de rappel de plus en plus rares. Jean Sennerède marchait hardiment. De temps en temps un lapin traversait prestement la route, à deux pas de lui, des chouettes et des orfraies, sortant des émousses creuses, poussaient des hululements sinistres et prolongés.

Jean songeait à sa femme et à ses enfants. Il avait peur de mourir à présent, de les laisser tout seuls pour affronter les batailles de la vie. Le sentiment du devoir le soutint.

— Après tout, dit-il, la patrie en aura soin,

et la République n'oubliera pas que je suis mort pour elle.

Il arriva.

L'auberge était une maison basse. Elle n'avait qu'un étage, et sa toiture écrasée était faite de chaume et de lattes de bois. Elle s'ouvrait par deux portes à doubles battants, comme sont les portes du pays. L'une, près d'une fenêtre étroite, donnait sur la route; l'autre, derrière, conduisait dans un enclos de pommiers, d'où partait un sentier qui s'enfonçait dans les champs.

La nuit était complète. Peu à peu tous les bruits s'étaient dissipés. Seul, au loin, un chien-loup hurlait dans quelque masure de la lande.

Jean Sennerède frappa doucement à la porte.

— Qui va là? fit une voix.

— Un ami. Sennerède de Fougères... Ouvre vite, je suis gelé.

Le père Palicot vint ouvrir, absolument déconcerté par cette visite inattendue. Il était en chemise, et sa figure ensommeillée était à moitié enfouie dans un bonnet de laine bleue acheté à la dernière foire d'Ernée, le pays des bonnes tricoteuses.

— Ah çà! que se passe-t-il, et que viens-tu faire ici?

Sennerède le regarda bien en face.

— Père Palicot, je puis compter sur toi?

— Tu le sais bien.

— Y a-t-il des chouans dans le pays?

— Malheureux!... J'aurais dû le deviner!... Oui, il y en a beaucoup. Ils viennent souvent ici... C'est précisément ton ennemi Renart qui les conduit.

— Je le savais. Peux-tu, quand ils viendront, me cacher de façon à ce que je les entende parler?

Le père Palicot allait répondre; mais, tout à coup, la porte qu'on avait négligé de fermer s'ouvrit brusquement et livra passage à quatre individus.

Jean Sennerède n'eut que le temps de s'asseoir, dans un coin de la cheminée, sur un escabeau, près d'un reste de feu devant lequel tiédissait une cruche de cidre. Puis, il prit dans sa poche un morceau de galette de sarrazin, et, lentement ,il se mit à manger, l'air assoupi.

Les nouveaux venus étaient jeunes. C'étaient des réfractaires qui s'étaient jetés dans les bois quand ils avaient reçu l'ordre de rejoindre leur brigade, suivant les décrets de la Convention. Ils portaient les cheveux très longs, sous le chapeau de velours, et la blouse bleue du pays sous la peau de bique. Renart les trouvant solides et

d'autant plus souples qu'ils avaient plus peur, en avait fait des chouans qui ne demandaient qu'à mourir pour Dieu et pour le roi.

Tout en gardant leurs fusils entre leurs jambes, ils se mirent à boire des bolées de cidre fortement mélangé d'eau-de-vie blanche. Peu à peu leur langue se délia. Ils parlaient de la République, de la révolution, de la guerre qu'on faisait à la frontière, quand les pauvres gens ne voulaient que rester chez eux, bien tranquillement. Ils ne comprenaient rien à cette liberté dont on leur avait vaguement parlé et qu'ils payaient du sacrifice de tous leurs privilèges locaux. Était-ce au nom de la liberté qu'on supprimait la religion, qu'on emprisonnait les prêtres, et qu'on avait guillotiné le roi? Leurs curés n'avaient-ils pas été les premiers à supprimer la dîme? En mourant pour eux, on allait directement au ciel, et même, il y en avait, ceux-là qui n'avaient rien à se reprocher, qui ressuscitaient après leur mort.

Ils parlaient avec un extrême emportement, absolument convaincus de ce qu'ils disaient, jetant comme un acte de foi toutes les théories fausses dont on avait bourré leur esprit enfantin dans de mystérieuses prédications au fond des bois.

Soudain l'un d'eux avisa Jean Sennerède, qui achevait tranquillement son morceau de galette.

— Eh! l'homme, d'où es-tu? dit-il en lui touchant l'épaule.

— De Fougères.

— Où vas-tu?

— A Ernée, pour acheter des pièces de bois.

— Reste avec nous.

— Je ne peux pas, j'ai femme et enfant.

Tout semblait terminé; mais un réfractaire, plus échauffé que les autres, reprit :

— Es-tu chouan ou pataud?

Sennerède tressaillit, mais il se remit vite :

— Je ne suis qu'un pauvre homme, et je ne fais point de politique.

Dans un coin, le père Palicot feignait de dormir. Les réfractaires se mirent à parler bas. Jean Sennerède crut distinguer les mots de « pataud de Fougères », « d'éclaireur ennemi », « d'exemple à faire! »

A tout hasard, en se baissant pour remettre devant le feu la cruche de cidre tiède dont il avait bu une gorgée, il prit une grande poignée de cendres qu'il mit dans la poche de sa veste. Puis, il fit semblant de dormir et ferma les yeux.

Les autres, de plus en plus surexcités, par-

laient à haute voix. Une colère passa sur leurs visages enflammés par la boisson. Ils commencèrent à proférer des menaces contre le pataud qui commença à avoir peur.

— Parlez plus haut, ne vous gênez pas! dit la voix d'un homme qui venait d'entrer par la porte du jardin.

Les chouans se calmèrent subitement.

— Maître Renart, firent-ils.

— Lui-même, et qui vient vous dire que tous les ordres sont donnés, et qu'à l'aube, demain matin, on marchera sur Fougères. La surprise arracha un mouvement brusque à Sennerède. L'escabeau fit du bruit, et Renart, en se retournant, distingua une ombre à la lueur du feu mourant.

— A propos, fit-il, quel est celui-là?

— C'est vantié un pataud de Fougères, dit un réfractaire. Il nous a dit qu'il allait à Ernée. Sennerède continuait à rester immobile, la figure engoncée dans le col de sa veste, la main dans sa poche, sur la cendre.

Renart s'approcha du feu et y prit un tison pour allumer sa pipe. Quand il en eut aspiré quelques bouffées, il secoua rudement le dormeur.

— Veux-tu bien te réveiller, animal? Voyons, montre ta face.



Sous le ciel pâle et froid, ce fut une course échevelée.

Sennerède leva la tête et le regarda fièrement. L'autre rugit.

— Ah! coquin! cette fois nous allons régler nos comptes. Voyez-vous, mes amis, cet homme-là est un pataud de Fougères, c'est un garde national qui vient nous espionner, faites-lui son affaire, et vite!

Sennerède ne leur laissa point le temps d'arriver. Il se dressa devant Renart et lui lança violemment une poignée de cendre dans les yeux. Pendant que le chouan aveuglé laissait tomber sa pipe et portait les mains à son visage, Sennerède bondit de côté et disparut par la porte entr'ouverte.

Les réfractaires déchargèrent leurs fusils sur lui, pendant qu'il franchissait l'escalier de l'enclos, le manquèrent et s'élancèrent sur ses traces.

Sous le ciel pâle et froid ce fut une course échevelée. L'homme qui veut tuer poursuivant l'homme qui veut vivre, quatre contre un. Les souliers ferrés sonnaient sur le gravier de la route. Au loin, la voix de Renart criait : Tuez-le! tuez-le!... Le tuer n'était point chose facile, Sennerède ayant de bonnes jambes. Malheureusement pour lui, il était fatigué des courses faites dans la journée et n'avait pris qu'un repos insuffisant.

Derrière lui, les jeunes gâs soufflaient bruyamment. Ils criaient par intervalles :

— Arrête, pataud ! Arrête, pataud !

Un d'entre eux ajouta :

— Tu n'auras qu'un bras de cassé !

Sennerède était épuisé. Il savait les chouans observateurs de la parole donnée, et il songea qu'avec un bras de cassé, il pourrait arriver à temps pour avertir les Fougerais et sauver la ville.

Il s'arrêta, et, sans dire un mot, il tendit aux chouans son bras droit.

D'un coup sec de penbas, l'un d'entre eux cassa l'os entre le coude et l'épaule. La douleur dut être horrible. Sennerède ne poussa pas un cri.

Leur besogne faite, les réfractaires revinrent sur leurs pas. Quant à Sennerède, il quitta la grande route et se jeta sur la droite dans une haie épaisse. Il fit bien.

Renart, en apprenant qu'on l'avait épargné, était entré dans une violente colère. Il regrettait de laisser sa vengeance incomplète, et peut-être aussi d'avoir trop parlé devant le Bleu.

Les chouans retournèrent sur la route. Elle était déserte. Jean Sennerède les vit passer et repasser devant lui. Quand le bruit de leurs pas

se fut perdu dans l'éloignement, il courut à Fougères.

Le lendemain, à l'aube, les chouans se présentèrent devant la ville. Tous, les hommes et les femmes étaient aux murailles. Les *brigands* durent rentrer dans les bois.

DEUXIÈME PARTIE

L'ATTAQUE DE FOUGÈRES

I

Ce qui frappe dans l'histoire des guerres civiles, en Bretagne et en Vendée, c'est chez les chouans l'obstination froide, la ténacité, la volonté forte d'atteindre leur but. Les Bleus luttaient avec une conviction profonde, souvent imprévoyante. Le fanatisme contre la foi!

Battus devant Fougères, les chouans ne perdaient pas courage. Les prédications ardentes des curés, des absolutions multipliées donnèrent du cœur à tous les coureurs des bois. Une autre pensée aussi les guidait. Fougères était une ville riche et bien fortifiée. Pour les soldats, il y avait là l'attrait du pillage; les chefs y voyaient une solide forteresse pleine de fusils, bien munie de poudre. Les envois de l'Angleterre devenaient

rares et souvent étaient capturés avant d'arriver à destination. Il leur fallait cette place à tout prix, mais, pour l'avoir, il leur fallait attendre que la grande armée vendéenne qui opérait sur la Loire pût leur envoyer des renforts.

Pendant le cours de l'année, ils ne laissèrent rien transpirer de leurs projets. Ils continuèrent seulement à épouvanter le pays.

Les gardes nationaux pouvaient à grand'peine protéger les caisses de numéraire qu'on envoyait à Rennes. Il ne se passait guère de semaine où, malgré son escorte, la diligence d'Ernée à Fougères ne fût arrêtée, et les voyageurs impitoyablement rançonnés. Les gardes nationaux couraient les grandes routes, mais ils ne pouvaient atteindre un ennemi insaisissable qui *s'égaillait* à leur approche. Parfois, au détour d'un chemin, une balle tombait au milieu d'eux, frappant juste. On relevait le camarade, mort ou blessé. On fouillait les bois, les haies et les fossés; on ne trouvait rien. L'ennemi avait des retraites sûres.

D'autres fois, c'était un homme qui revenait du marché, et que, le lendemain, des passants trouvaient complètement dépouillé, la gorge ou le ventre troué d'un coup de couteau

Parfois un propriétaire, un fermier riche et

suspect, était *chauffé* jusqu'à ce qu'il donnât tout l'argent qu'il tenait caché.

Quelqu'un trahissait-il? Toute sa famille était condamnée. L'homme était confessé et tué. On envoyait directement au ciel la femme et les enfants.

Les républicains de Fougères attendaient avec impatience l'arrivée d'un corps de troupes qui purgeât le pays. Les colonnes infernales auraient vite fait de disperser les brigands. Malheureusement, la Convention n'avait guère de soldats. Il en fallait trop à la frontière devant l'Europe coalisée. Le patriotisme des habitants devait et pouvait suffire à maintenir l'ordre. C'était l'opinion de bien des Fougerais qui se croyaient parfaitement en sûreté et qui pensaient que le dernier échec des chouans les avait déconcertés pour toujours. D'autres qui connaissaient mieux leur pays étaient moins rassurés et se tenaient sur leurs gardes.

Ceux-là seuls avaient raison. Les chouans, en effet, conspiraient encore. Le soir, à la nuit tombante, les cris de hiboux se multipliaient régulièrement sur certains points, et des hommes armés arrivaient par tous les sentiers au lieu du rendez-vous.

Ils allaient recevoir un secours inattendu. La

grande armée vendéenne, après de nombreuses victoires, venait d'être battue à Cholet. Quatre-vingt mille fugitifs, hommes, femmes et enfants, avaient passé la Loire à Saint-Florent, laissant sur le champ de bataille leurs généraux Lescure et Bonchamps. La Rochejacquelein, désespéré, conduisait les débris de cette horde fanatisée. Ils remontèrent la vallée de la Mayenne, prirent Laval et se portèrent au nord-ouest pour assurer leurs communications avec l'Angleterre. Les Vendéens furent vainqueurs à Entrammes, et la plupart marchèrent sur Fougères. Les brigands du pays ne devaient pas laisser échapper l'occasion qui leur était offerte d'enlever la ville. Un jour le curé Rousseau dont on commençait à parler, Marche-à-terre, Baptiste Renart et Jean Chouan, tinrent un conciliabule à l'auberge de Fleurigné. La fin de l'année approchait. Il fallait avant l'hiver renouveler les provisions de l'armée de la foi. Il fallait prendre Fougères.

Il fut convenu qu'on brûlerait un village du côté de Saint-Pierre des Landes. Les Fougerais, qu'on aurait soin d'avertir du fait, croiraient les chouans éloignés pour quelques jours. Eux, sans perdre de temps, avec les renforts qui venaient d'arriver, marcheraient sur la ville et l'attaqueraient en plein midi, à l'heure où

les chouans ne se battent jamais. Les Bleus surpris seraient aisément vaincus.

On régla ensuite le plan de la bataille : Marche-à-terre arriverait par la route de la Pèlerine, Jean Chouan prendrait celle de l'Huîtré. Ils commenceraient le combat, et quand le faubourg de Saint-Sulpice serait dégarni de troupes, Renart et le curé Rousseau entreraient dans la ville, remonteraient la rue de la Beuverie et prendraient la garde nationale entre deux feux.

Tout fut fait comme il avait été convenu, et le 3 novembre 1793, à onze heures du matin, les chouans débouchèrent en colonnes serrées par les routes de la Pèlerine et de l'Huîtré, en chantant des cantiques et en criant : Vive le Roi!

II

Au premier coup de cloche que sonna le guetteur de la cathédrale, la foule fut avertie. Les tambours roulèrent, les clairons firent entendre la sonnerie du rappel, et les gardes nationaux, sans perdre une minute, coururent aux armes.

Il était temps. Déjà les chouans avaient atteint les premières maisons de la ville.

Les Bleus eurent d'abord l'avantage de la situation. Cachés dans les maisons, ils tiraient par les fenêtres sur les masses rebelles, à coup sûr. Mais la fureur des partis était telle, qu'on s'aborda bientôt à l'arme blanche et que les tirailleurs durent entrer dans la mêlée.

Ce fut une bataille terrible, ou, pour mieux dire, une sanglante tuerie.

Le bruit des détonations avait cessé. C'était un cliquetis de sabres, de baïonnettes, de coups de bâtons choquant des couteaux. La terre était rouge : des hurlements et des cris rauques dominaient parfois le tumulte avec des clameurs d'enthousiastes et de forcenés : Vive le Roi! Vive la République!

Au moment même où la bataille était pleinement engagée, Renart et le curé Rousseau qui avaient caché leurs troupes dans des plis de terrain, sur les bords du Couesnon, débouchèrent dans la partie basse de la ville.

Quelques gardes nationaux, une vingtaine tout au plus, ayant à leur tête Jean Sennerède, dont le bras était à peine guéri, défendaient le château de Fougères. Vainement ils luttèrent comme des lions; vainement les femmes elles-

mêmes prirent part à la défense, il fallut reculer. Les chouans entrèrent dans la rue de la Beuverie, pendant que le curé Rousseau faisait occuper la grosse tour du Couesnon et l'église de Saint-Sulpice.

Dans la rue de la Beuverie, Renart trouva un obstacle inattendu. Sennerède et les dix hommes qui lui restaient avaient renversé une charrette en travers et se défendaient héroïquement derrière cette barricade improvisée. Renart tua cinq hommes aux Bleus, en perdit sept, et passa.

Ce moment d'arrêt dans la marche des chouans permit à quelques gardes nationaux d'accourir au secours de leurs camarades trop faibles pour résister. Un coup de clairon se fit entendre au bout de la rue, et Sennerède se trouvant en face de sa maison, s'y jeta avec la poignée de braves qui vivaient encore.

De part et d'autre ce fut un moment décisif. La fusillade éclata sur tous les points, couchant alternativement les *Blancs* et les *Bleus*.

Un homme, monté sur une table, à la hauteur de sa fenêtre, tirait sur les assaillants. Soudain, il ouvrit les bras, son fusil tomba et lui-même dans son agonie bondit dans la rue : une balle lui avait percé le front. Plus loin, dans un

angle, une vieille maison de bois et de terre battue, trouée de balles, menaçait de s'écrouler. Une femme en sortit avec un enfant sur les bras. Une balle la renversa. L'enfant criait épouvanté serrant le cou sanglant de sa mère.

Se battre de loin n'est pas l'affaire des chouans. Ils se ruèrent en avant comme il était convenu. Renart resta en arrière avec un gros de troupes, pour occuper et piller les maisons d'où partaient toujours quelques coups de feu.

Il en voulait surtout à Sennerède, dont il connaissait parfaitement la demeure.

La maison dominait complètement la rue. De ses trois étages tombait une pluie de balles. La porte, verrouillée à l'intérieur, était de vieux chêne. Il fallut une poutre pour l'enfoncer.

Les gardes nationaux sautèrent dans le jardin et gagnèrent les maisons voisines où la bataille continua.

Sennerède restait seul, au rez-de-chaussée, dans son atelier de tourneur, avec un de ses ouvriers.

Les chouans ouvrirent la porte et reçurent à bout portant deux coups de fusil. Deux hommes tombèrent. Les assaillants ripostèrent par une décharge générale qui tua l'ouvrier, et ils entourèrent Sennerède qui n'avait pas eu le temps de recharger son arme.

Renart était au premier rang.

— Ah! crapule de républicain, hurla-t-il, cette fois-ci, je te tiens.

— Et moi aussi, riposta le tourneur.

Il fit un bond et lança un violent coup de pied dans le ventre de Renart qui tomba, les mains sur ses entrailles broyées.

— C'est le Pataud de Fleurigné, dit un assaillant qui se rua sur Sennerède et d'un coup de poing le renversa à terre.

Dehors, la bataille continuait. Par la fenêtre défoncée, les balles entraient et crevassaient la muraille.

La maison de Sennerède tout entière fut pillée, les chouans n'oubliant jamais leurs intérêts. Les lits à chapelle aux longs rideaux de soie verte furent détruits, les armoires dévalisées et tout ce qu'elles contenaient jeté à la rue.

Au rez-de-chaussée se dénouait un drame sanglant : Renart agonisant voulait voir supplicier son ennemi. Il fit enlever ses habits, et quand le malheureux fut complètement nu, il commanda de le couper en deux avec une des scies de l'atelier.

Il fut promptement obéi : un pareil meurtre était une fête pour les chouans.

Au contact des dents d'acier, Sennerède poussa



Vive la République! cria Jean Sennerède (page 41).

un effroyable cri de douleur et s'évanouit. Renart était vengé, il mourut heureux...

Au cri du supplicié avait répondu un autre cri; sa femme qui jusque-là s'était tenue cachée dans la cave accourut, ses deux petits sur les bras. Elle poussait des plaintes navrantes, suppliait les bourreaux, se mettait à genoux devant eux, demandant la grâce de son homme.

— Toi, fiche-moi le camp, dit un chouan, ému malgré lui par la sauvagerie de cette scène.

Elle se retira tout hébétée dans un coin de l'appartement, couvrant de pleurs silencieux les têtes brunes des enfants muets.

Le corps de Sennerède saignait horriblement. Le malheureux râlait et demandait à boire. Les chouans riaient.

— « Sauve qui peut », cria tout à coup l'un d'eux qui regardait par la fenêtre. La fusillade se rapprochait. Les brigands n'eurent que le temps de fuir dans les jardins. La défaite des chouans s'explique. Ils étaient déjà maîtres de la ville quand deux émigrés, déguisés en paysans, étaient venus trouver leurs chefs. Il fallait marcher sur Granville, que des traîtres devaient livrer et où l'escadre anglaise aborderait aussitôt. La Rochejacquelein, sans attendre, avait pris la route d'Avranches, et les chouans du

pays, abandonnés par leurs nouveaux alliés, n'eurent que le temps de battre en retraite.

Une demi-heure après, au coucher du soleil, ils avaient disparu, laissant six cents des leurs sous les murs et dans les basses rues de la ville.

A leur tour, les Bleus comptèrent leurs pertes. Quatre cents gardes nationaux étaient morts. Plus d'un brave manquait à l'appel, entre autres, Jean Sennerède.

Des amis coururent chez lui.

Dans le rez-de-chaussée de la maison dévastée, ils trouvèrent la femme de Sennerède à genoux près du corps de son mari. Les deux petits dormaient dans un coin sur la peau de chèvre sanglante d'un chouan mort.

On lava à grande eau les chairs meurtries, et une blessure rouge, une entaille profonde au flanc gauche apparut. La sensation aiguë de l'eau froide ramena dans le corps un reste de vie. Sennerède entr'ouvrit les yeux et reconnut ceux qui l'entouraient.

— Ma femme, mes pauvres petits, je les laisse à la République. Vous en aurez soin, n'est-ce pas? balbutia-t-il. Il referma les yeux. De la salive rose filtrait au coin de ses lèvres.

Et les chouans?

— Battus et en fuite.

Il ne répondit pas. Soudain, il se dressa sur le coude, les yeux effarés, et en mourant, il s'écria :

— Vive la République !

ÉTIENNE RISPAUD

ÉTIENNE RISPAUD

I

Brusquement, la nuit tomba quand nous arrivâmes à Vallouise. Il était neuf heures du soir. A la lourde chaleur d'une journée de juillet succédaient des coups de vent froid qui faisaient frissonner. Déjà le village dormait. Aucun bruit ne troublait le silence, sauf les grondements formidables du Gyr et de l'Onde qui confondent là leurs eaux blanches d'écume.

Nous descendons de voiture, nous montons un escalier de pierres, et nous voilà dans la salle à manger de l'hôtel Lagier. Une vraie salle d'hôtel alpestre avec un bon feu clair flambant au fond. Le dîner fut promptement servi. Je fis honneur, s'il m'en souvient bien,

à certain plat de truites que notre hôte arrosait avec le petit vin aigrelet des Vigneaux. J'avais quitté Gap, le matin même, projetant l'ascension du Pelvoux, et, le guide flairant un alpiniste m'expliquait d'avance la beauté des glaciers, leurs grandeurs sauvages et les sites les plus pittoresques. Il n'y avait qu'un inconvénient, il fallait être debout à deux heures du matin, car la route est longue.

J'ai rarement mieux dormi que cette nuit-là; et, — faut-il l'avouer? — je dormis si bien qu'à six heures, six heures seulement, je fus arraché au sommeil par le bruit des cloches. J'ouvris mes fenêtres; un clair soleil brillait sur les hauteurs boisées de l'Eychauda. Derrière, bien loin et bien haut, se dressait la masse du Pelvoux où les névés de la Barre des Ecrins et de la pointe d'Arsine mettaient comme une dentelle blanche au-dessus du front noir des sapins et des mélèzes.

De tous les côtés, par les sentiers qui conduisent à la Pisse, aux Vigneaux, à Puy-Saint-Vincent, des groupes d'hommes et de femmes endimanchés venaient entendre la messe qui sonnait à l'église de Vallouise. Les hommes portaient le vieil habit à la française, les femmes avaient des jupes courtes de couleur rouge, des

fichus ouverts et la fine cornette blanche bordée de dentelles dont nos aïeules étaient si fières.

Tout à coup, on frappa deux coups à ma porte. Le guide qui m'avait entendu marcher vint me dire d'un air consterné que l'heure était passée et qu'il était trop tard pour partir. Je ne tenais après tout que médiocrement à l'excursion projetée. Les mœurs des gens du pays m'intéressaient plus que la nature morte.

Une demi-heure après, j'étais installé dans la salle à manger de la veille transformée pour l'occasion en salle de café. Un grand tapage y régnait comme dans les auberges de tous les pays le dimanche. Je savourais tranquillement mon café au lait quand soudain la porte s'ouvrit à côté de moi, et je vis entrer un vieillard robuste et de haute taille, point voûté malgré les quatre-vingt-dix ans qu'il semblait avoir, et que tout le monde saluait avec respect.

— Permettez-moi, me dit M. Lagier, de vous présenter notre ami Etienne Rispaud, un homme dont nous sommes fiers.

Je saluai le nouveau venu qui s'assit à une place laissée libre à mon côté. Bien que son costume ne différât guère de celui des autres paysans, il y avait dans son langage quelque chose de distingué qui ne laissa pas de me

surprendre. Le vieillard semblait loquace; il me parlait du pays, de ses vieux usages, des mœurs d'autrefois et me donnait sur tout les renseignements les plus curieux. Vers onze heures, il se leva et sortit.

— Quel est cet homme? dis-je à l'hôtelier qui dînait avec moi.

— Un grand homme, Monsieur, plus grand à coup sûr que beaucoup de gens dont on raconte l'histoire.

— Expliquez-moi...

Et, tout en prenant le café, M. Lagier me raconta l'histoire suivante.

II

Etienne Rispaud était né à Vallouise vers l'an 1795 ou 1796. Il appartenait à une famille nombreuse dont les membres s'étaient dispersés les uns après les autres pour chercher à vivre plus aisément. Lui, comme beaucoup de jeunes gens du pays, avait embrassé la profession d'instituteur.

Dans les foires de Briançon, où les maîtres d'école se rendaient autrefois au commence-

ment de l'hiver avec une plume au chapeau quand ils savaient lire, deux plumes quand ils savaient lire et écrire, les hameaux se le disputaient; mais lui n'écoutait rien et restait fidèle aux gens du Casset sur la Guisanne qui l'avaient accepté une première fois et dont il n'avait eu qu'à se louer. Moyennant trois écus de cinq francs, la nourriture, le logement et quelques mètres d'étoffe, il enseignait aux enfants du village, pendant l'hiver, les éléments de l'alphabet et de l'écriture. L'été venu, il s'occupait aux travaux des champs, labourait, moissonnait, tondait les moutons, et, peu à peu, se rendait indispensable à tous. Ajoutons qu'il parlait assez bien, qu'il connaissait la loi et qu'il était un peu l'homme d'affaires du pays. Les gens du Casset l'envoyaient à Briançon toutes les fois qu'ils avaient un différend à régler.

Dans le village, il ne manquait point de jeunes filles qui n'eussent volontiers épousé l'instituteur; mais Etienne Rispaud avait son cœur pris ailleurs. Dans un de ses voyages à Briançon, il avait fait connaissance avec une famille italienne établie dans le faubourg de Sainte-Catherine, en bas de la ville. Cette famille était assez riche. Pietro Marino avait gagné une certaine fortune en exploitant le cristal de roche

qu'on trouve dans les environs, et chacun disait qu'il donnerait une grosse dot à sa fille Rafaële qui entrait dans sa dix-huitième année. Etienne ne songeait guère à cela quand il s'éprit de la jeune fille. Il demanda sa main à l'Italien, et, malgré l'opposition violente du neveu de Pietro, le cousin de Rafaële, un certain Tucci qui servait dans l'armée piémontaise, il l'obtint.

Le mariage devait être célébré à la fin de l'hiver.

Nous étions alors au commencement de l'année 1815. Louis XVIII régnait en France; l'empereur était relégué dans l'île d'Elbe, et l'Europe entière se reposait des longues années de guerre qu'elle avait dû subir.

Rispaud avait applaudi à la chute de l'empire qui avait déchaîné sur la France une effroyable invasion. Il aurait préféré le gouvernement républicain au gouvernement du roi, mais, comme la paix semblait garantie, il se contentait, sans trop réclamer, du nouveau régime.

La date du mariage approchait. Le jeune homme qui l'attendait avec impatience se rendit à Gap, un jeudi, le 2 mars, pour acheter les cadeaux de noces qu'il destinait à Rafaële. Ce fut un long et pénible voyage. La neige cachait encore les sentiers en beaucoup d'en-

droits. Les avalanches étaient fréquentes. Sur plusieurs points les torrents avaient coupé les routes et intercepté les communications. Mais qu'importait au jeune homme! il aimait, il se croyait aimé : aucun danger ne pouvait l'effrayer, aucun obstacle ne devait l'arrêter.

Le samedi, 4 mars, dans l'après-midi, il arrivait à Gap.

III

Jamais la ville n'avait été plus bouleversée que ce jour-là. M. Lanaute, chef d'escadron de gendarmerie, venait d'informer les autorités que Napoléon Ier était débarqué de l'île d'Elbe avec une poignée d'hommes, et remontait la vallée de la Durance.

Une sorte de stupeur semblait avoir paralysé toutes les volontés, brisé toutes les énergies. M. d'Abon, maire de la ville, avait réuni son conseil pour délibérer; mais les propositions se suivaient sans qu'on se décidât à en adopter une. Dans les rues, des groupes s'étaient formés : on commentait les événements, on discutait les projets de l'empereur. Quelques-uns acceptaient

les faits accomplis; d'autres parlaient de résistance.

Inutile de dire qu'Etienne Rispaud était de ceux-là. Le jeune instituteur allait de groupe en groupe, s'efforçant de démontrer que le retour de l'Empereur était le signal d'une guerre européenne, que la France était épuisée, que la frontière mal défendue était ouverte à l'invasion et qu'on payerait cher, de quelques provinces peut-être, l'ambition de Napoléon.

Un moment, l'éloquente proclamation d'Harmand d'Abancourt, le préfet des Hautes-Alpes, parut réussir. Rien de plus énergique que cette pièce :

« Un ennemi funeste à votre repos, l'homme qui a coûté à la France et à l'Europe tant de sang et tant de larmes après s'être targué lors de son abdication d'une générosité mensongère, voudrait essayer de vous remettre sous son joug de fer et nous rendre les fruits amers de son gouvernement : *La conscription et la guerre perpétuelle.*

« Quand les destinées de l'Europe sont heureusement fixées, que notre patrie commence à goûter le repos et le bonheur dont elle était depuis si longtemps privée, un *aventurier*, à qui la France a trop longtemps sacrifié ses



Le jeune instituteur allait de groupe en groupe, s'efforçant de démontrer que le retour de l'empereur était le signal d'une guerre européenne.

générations et ses trésors, viendrait, par des calculs affreux d'ambition et d'intérêt personnel, essayer de nous armer pour sa propre querelle... »

Rien n'y fit. La population, de plus en plus troublée, n'osa prendre les armes, et le préfet dut quitter la ville.

Le 5 au matin, on apprit que l'empereur se dirigeait sur Gap. M. de Saint-Geniès, le maire d'Upaix, l'accompagnait. Napoléon, monté sur un cheval arabe blanc, coiffé du petit chapeau, vêtu d'un uniforme de colonel de chasseurs, drapé dans sa capote grise, marchait en tête de ses lanciers polonais et d'un bataillon de vieux grenadiers que commandaient Cambronne et le général Drouot. Le général Bertrand précédait la colonne et faisait distribuer aux populations qui, à cause du dimanche, se répandaient sur les routes, la proclamation de l'empereur :

« Citoyens des Hautes-Alpes, j'ai été vivement touché des sentiments que vous m'avez montrés : vos vœux seront exaucés; la cause de la nation triomphera encore! Vous avez raison de m'appeler votre père; je ne vis que pour l'honneur et le bonheur de la France. Mon retour dissipe toutes vos inquiétudes : il garantit la conservation de toutes les propriétés, l'égalité entre toutes les classes; et les droits dont vous jouissez depuis

vingt-cinq ans, et après lesquels nos pères ont soupiré, forment aujourd'hui une partie de votre existence. Dans toutes les circonstances où je pourrai me trouver, je me rappellerai toujours avec un vif intérêt tout ce que j'ai vu en traversant votre pays. »

Le même soir, à neuf heures, il arrivait à Gap.

« La ville, dit un témoin oculaire, était brillamment illuminée; un nombreux piquet de garde nationale en uniforme stationnait devant la mairie; les tambours battaient aux champs et la troupe présentait les armes pendant que le cortège défilait aux acclamations universelles. »

Universelles, non point. Les opposants avaient disparu; mais quelques-uns d'entre eux, groupés par Étienne Rispaud, s'étaient réunis dans une petite auberge de la place Grenette. Il fallait couper la route à l'empereur et lui défendre de sortir des Alpes. Un d'entre eux partit pour Embrun, un autre redescendit la Durance pour hâter la marche des Marseillais et des troupes royales. Un troisième devait aller soulever les habitants du Champsaur. Cette dernière mission échut à Rispaud.

Il s'agissait surtout de faire vite. L'empereur

lui aussi expédiait des courriers dans toutes les directions. Il avait confié la préfecture à M. Farnaud. Il ne lui restait plus qu'à marcher en avant.

IV

Rispaud n'avait pas perdu une minute. La route est longue pourtant de Gap à Saint-Bonnet. Mais rien ne coûtait au jeune homme qui n'obéissait qu'au sentiment de son devoir. Malgré le vent et une tourmente de neige qui l'assaillit au col Bayard, il put arriver dans la matinée du lundi.

Le même jour, dans l'après-midi et par un temps superbe, Napoléon, suivi de ses vieux grognards, prenait la route de Grenoble.

A Saint-Bonnet, Rispaud n'avait eu guère plus de succès qu'à Gap. Le maire, Jean-Joseph Achard, ancien procureur au bailliage du Champsaur, avait fait un appel aux armes. Les paysans qui se rendaient au marché ce jour-là ne se laissèrent point entraîner. Ils avaient conservé un bon souvenir de l'empereur qui leur avait maintes fois donné des preuves de sa générosité. Au lieu de combattre, ils descen-

dirent, en répétant des chants patriotiques, sur les bords du Drac, pour saluer le monarque à son passage. Seul le maire refusa de quitter la ville, disant que son devoir était de siéger à la maison commune et que c'est là que Bonaparte devait venir, s'il avait affaire à lui.

L'empereur passa.

Les paysans continuaient à descendre sur la route pour offrir leurs hommages à l'empereur. Une anecdote prouvera combien l'émotion était grande. Laissons parler un témoin oculaire :

« Un des plus beaux grenadiers du bataillon sacré avait disparu depuis le débarquement. On avait vainement cherché une cause à son absence, lorsque ce problème s'expliqua peu d'heures après le départ de Gap. C'était dans la fertile vallée du Champsaur, non loin du berceau du connétable de Lesdiguières : la colonne défilait lentement au milieu des populations réunies sur la route tortueuse qui longe les eaux rapides du Drac; les échos des énormes montagnes qui resserrent le bassin de ce torrent répétaient au loin les cris de ces villageois. Tout à coup la foule s'ouvre et laisse parvenir jusqu'aux pieds de l'empereur l'estimable déserteur portant dans ses bras un vieillard de quatre-vingt-cinq ans : c'était le père

du grenadier qui avait voulu voir Napoléon avant de mourir. Cette scène touchante devait être le sujet d'un tableau que l'empereur avait commandé pour être placé dans son appartement. »

On comprend aisément que les efforts de Rispaud n'aient eu aucun résultat auprès de pareilles populations. Le jeune homme, cependant, voulant aller jusqu'au bout, courut à la Mure, dans l'Isère. Un moment, il espéra réussir.

Le même témoin nous raconte cet épisode émouvant :

« C'était dans le profond ravin qui sépare la Mure de Corps. Après une halte, la colonne s'ébranle, et l'avant-garde se trouve devant ce défilé que la nature a tracé entre un haut rocher et le lac de Lafrey, sorte de Thermopyles où cinquante hommes, avec une pièce de canon, arrêteraient facilement une armée.

Six cents hommes gardaient ces Thermopyles. Le général Cambronne, trouvant de la résistance, reçoit l'ordre de ne pas recourir à la force. Le général Bertrand n'est pas plus heureux. Alors Napoléon descend de cheval, commande l'arme au bras à ses vieux grognards, et se présente tout seul vers le bataillon royal.

— Qui vive?

— Napoléon! dit-il.

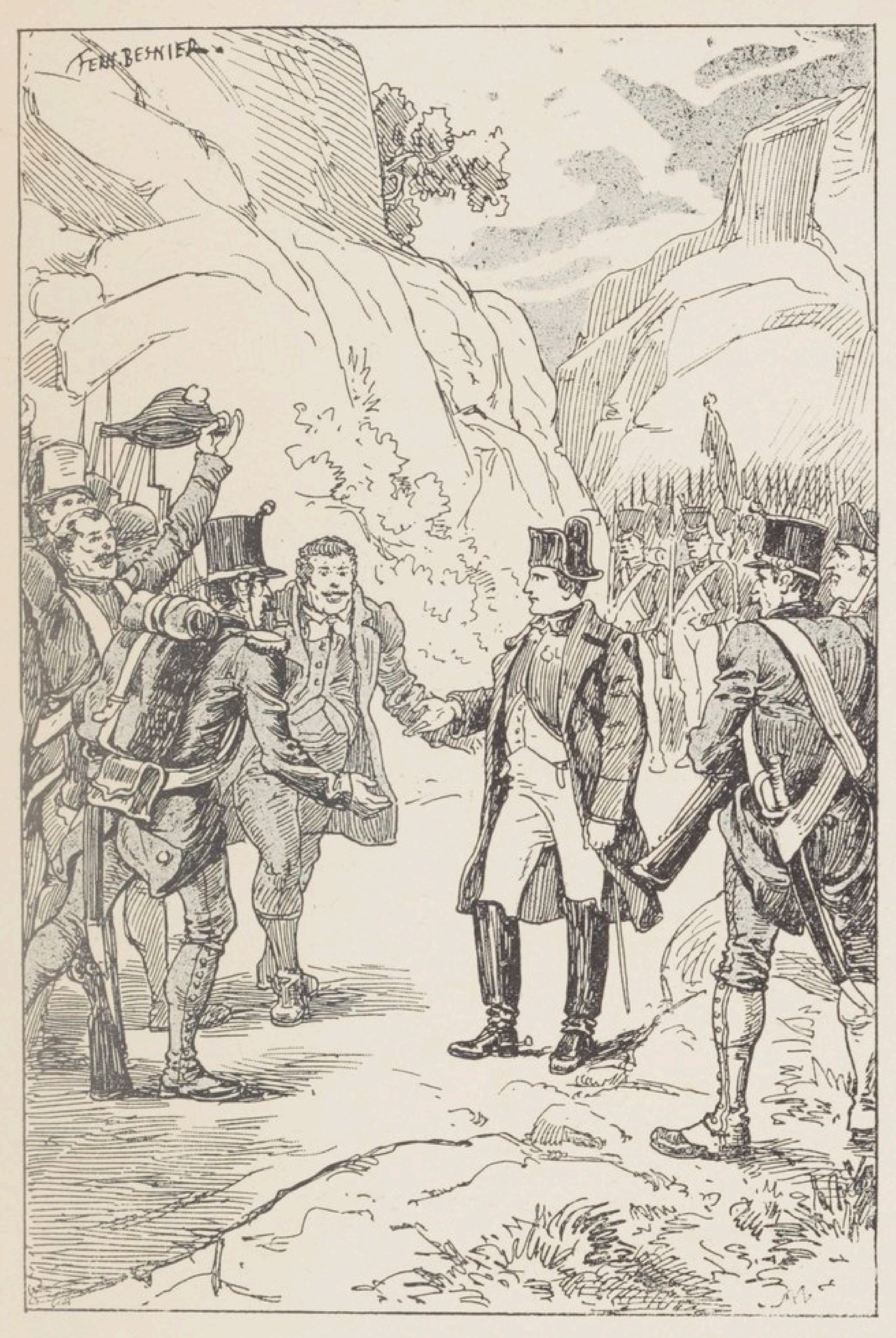
— Le commandant rappelle aux troupes leur devoir :

— Soldats! s'écrie l'empereur en se découvrant la poitrine, ne reconnaissez-vous plus votre général qui vous a menés tant de fois à la victoire!

A ces mots, le bataillon se débande, pousse le cri de : « Vive l'empereur! » et se range sous l'étendard de son héros. Le commandant obtient de se replacer à la tête de son bataillon qui descend à Vizille, berceau de la révolution de 1789, et, dans sa marche triomphale, reçoit, dans la plaine des Bains, devant Grenoble, le régiment de Labédoyère, déjà paré de la cocarde tricolore au lieu de la cocarde blanche qui jonchait le chemin. Désormais, plus d'opposition; partout délire joyeux, entraînement électrique, ivresse universelle jusqu'à la capitale où Napoléon reparut le 20 mars 1815. »

Les Marseillais qui remontaient la vallée de la Durance n'avaient pas été plus heureux. Les troupes de ligne qui se trouvaient avec eux, s'étaient laissées entraîner. La cause de l'empire triomphait.

Rispaud, désolé de la tournure que prenaient



Le commandant obtint de se replacer à la tête de son bataillon.

les événements, voulut désormais ne plus songer qu'à son bonheur et se consacrer tout entier à sa chère fiancée. Il remonta le Drac jusqu'à ses sources, franchit le col de Freyssinnières, descendit par Dormilhouze la vallée de la Biaisse, et revint à Sainte-Catherine.

V

Sa première visite, on le devine, fut pour sa fiancée. Mais, dès les premiers mots, il comprit que bien des choses avaient dû se passer depuis son départ.

Pietro avait vendu tout ce qu'il possédait à Briançon et s'apprêtait à retourner dans son pays. Il redoutait, disait-il, d'être pillé et brûlé par ses compatriotes qui se disposaient à passer la frontière. Des amis sûrs l'avaient averti et lui conseillaient de quitter la France.

Vainement Rispaud lui démontra qu'il ne courait aucun risque, que la Vallouise était un endroit tranquille où personne ne songerait à l'aller chercher, et que le plus pressé était de hâter le mariage. Pietro ne voulut rien entendre et resta inébranlable dans sa résolution.

Rafaële pleurait.

— Faites mieux, dit-elle enfin. Venez avec nous et nous nous marierons là-bas.

— Oubliez-vous, Mademoiselle, que je suis Français? Ce n'est pas quand la guerre menace mon pays que je dois songer à le quitter.

— Qu'importe, si vous m'aimez.

— Je serais lâche à mes propres yeux, aux vôtres aussi peut-être... Je dois rester.

— Ce n'est pas seulement la main de ma fille que vous perdez ainsi, reprit Pietro, c'est aussi sa fortune.

Et il étalait avec complaisance les sommes d'or et d'argent qu'il emportait avec lui.

— Je suis pauvre, ajouta le jeune homme. Gardez votre fortune; je garde mon honneur. Je veux rester Français.

— Et moi Italienne, interrompit Rafaële qui se leva brusquement.

Étienne Rispaud pâlit et porta la main à son cœur qui battait avec violence. Un moment il eut l'idée de courir après la jeune fille, de se jeter à ses pieds, de quitter la France avec elle; mais cette pensée ne dura qu'un moment. Il surmonta sa douleur, et, gardant toute sa dignité, il salua et sortit. Il faisait à son pays le sacrifice de son amour!...

La nouvelle du retour de l'île d'Elbe avait frappé l'Europe d'épouvante. Les succès de l'empereur, sa marche triomphale à travers la France, avaient consterné les rois qui sentaient leurs trônes menacés de nouveau. Vainement Napoléon parlait de paix, de repos. Aucun souverain ne voulait le croire. A la Restauration, les alliés n'avaient point désarmé. En quelques semaines, leurs troupes furent à la frontière.

Les Hautes-Alpes sont admirablement défendues par leur situation naturelle. La hauteur des cols, l'accès difficile des vallées, rendent les passages redoutables à l'envahisseur. Une seule grande route, ouverte en 1802 par les soins du préfet Ladoucette, conduit de France en Italie. C'est la route de Montgenèvre à Briançon, dont les hauteurs, fortifiées par Vauban, défendent la trouée. Cette ville inquiétait particulièrement les Italiens qui voulaient en démolir les murailles, comme les Français avaient fait pour les forteresses d'Exiles et de Fénestrelles.

Ajoutons que les arsenaux de Turin étaient alors complètement dégarnis et qu'ils espéraient trouver là des canons, des munitions, bref le matériel complet d'une place de guerre.

Mais, bien que la garnison eût été presque

toute appelée au Nord, les Italiens, sachant combien la ville était puissamment défendue par les hauteurs qui l'entourent, n'osèrent heurter l'obstacle de front et le tournèrent. L'armée piémontaise déborda par la Savoie. Le comte de Gifflenga à la tête de 5 000 hommes fut chargé de marcher sur Gap. Gap se rendit. Embrun, malgré les efforts d'Isoard, colonel du génie, n'osa résister derrière ses murailles démantelées. La route de Briançon était ouverte.

Quelques hommes de cœur, Rispaud en tête, avaient bien essayé, en harcelant les troupes ennemies, d'arrêter leur marche. Ils leur firent éprouver des pertes sérieuses, mais trop peu nombreux pour continuer cette lutte de guérilla, ils se replièrent sur la ville. Le comte de Gifflenga les somma d'ouvrir les portes. La population indignée refusa, et le général Eberlé, en qui tous avaient une confiance absolue, s'apprêta à résister jusqu'au bout.

Il n'avait malheureusement avec lui que deux compagnies du 4e régiment d'artillerie, deux cents douaniers mobilisés auxquels s'étaient ajoutées deux compagnies de milice urbaine. L'héroïsme de la population fit le reste.

Le 15 août 1815, le major général piémontais bloqua la place. Le village de Saint-Chaffrey, les hameaux de Saint-Blaise et de Chamandrin furent livrés aux flammes. Le cercle de fer qui entourait Briançon se resserra davantage. Les vivres mêmes commencèrent à manquer. On doubla le nombre des sentinelles et les rations furent réduites de moitié.

Jamais, durant ces terribles journées, l'héroïsme de Rispaud ne se démentit. Deux fois le lieutenant colonel Delphin l'envoya porter des dépêches aux habitants des communes voisines, et deux fois, au prix de dangers inouïs, il put percer les lignes ennemies, et revenir prendre son poste sur les remparts. Il avait fait à son pays le sacrifice de son cœur et trouvait tout naturel de lui faire le sacrifice de sa vie.

L'ennemi, déconcerté par cette résistance opiniâtre, commençait à s'inquiéter. Le comte de Saint-Michel, qui avait remplacé Gifflenga à la tête des troupes piémontaises, comprenait l'inutilité de ses efforts. De plus, la saison des neiges arrivait : les Italiens pouvaient à leur tour être bloqués dans leur camp. Retourner en arrière était dangereux. Il fallait en finir.

Après une dernière sommation qui n'amena

pas plus de résultats que les autres, Saint-Michel demanda au commandant Eberlé qu'il lui fût permis de rentrer en Italie par la route de Montgenèvre. Eberlé n'avait aucune raison de refuser cette autorisation. Le 13 novembre 1815, le blocus fut levé. Les soldats piémontais, la crosse en l'air, défilèrent, en silence, sous les murailles de Briançon, salués ironiquement par les habitants de la ville, libres enfin.

Le souvenir de cette défense héroïque est resté gravé dans tous les cœurs, et pour le fixer à jamais, les habitants ont fait graver, en 1858, sur des plaques de marbre blanc, au-dessus des portes de Pignerol et de Grenoble, la mâle inscription suivante : « En 1815, les Briançonnais, sans garnison, soutiennent un blocus de trois mois et conservent la place. Le passé répond de l'avenir! »

VI

J'avais écouté silencieusement ce patriotique récit que des amitiés particulières m'ont permis de compléter plus tard.

Une chose m'intriguait encore :

— Et Rafaële, qu'est-elle devenue? dis-je, à M. Lagier.

— Après la guerre, la famille voulut renouer des relations avec Rispaud. Ce fut lui cette fois qui refusa... Elle a, je crois, épousé depuis son cousin Tucci.

— Et Rispaud?

— Il oublia la belle Italienne. Les premiers temps, ce fut dur, mais on triomphe de tout. Il est resté pendant trente ans instituteur temporaire au Casset. Il se maria, je ne sais à quelle époque, avec une Française, une fille du Queyras. Les enfants ont suivi la profession du père. Deux de ses petits-fils sont actuellement à l'Ecole normale de Gap.

En ce moment, le conducteur de la voiture nous appela et nous dit qu'il était temps de partir si je ne voulais pas manquer le train.

Il était deux heures de l'après-midi. Le soleil dardait avec une extrême violence ses rayons rouges sur la place de Vallouise. Au milieu des groupes endimanchés, avec sa haute taille et son vieil habit à la française, le vieil Etienne Rispaud regardait les jeunes gens jouer aux boules.

En passant près du vieillard, je le saluai profondément, et je poursuivis ma route, tout heureux. J'avais manqué l'ascension du Pelvoux, mais j'avais découvert un grand cœur.

MÈRE JEUSS

MÈRE JEUSS

I

Le facteur entra dans la petite maison, secouant sa blouse bleue, blanche de givre, et raclant à l'angle de la marche ses souliers énormes où la neige s'était durcie. Au dehors, un brouillard épais et froid que la neige rayait vaguement, cachait le bourg de Saint-Pierre-des-Landes qui n'était pourtant qu'à 500 mètres de là, sur le coteau. A l'intérieur, un feu clair flambait entre les chenets luisants près desquels un chat frileux dormait dans la cendre. En face de la porte entre-bâillée était la grande *mée* de noyer, la huche, comme on dit ailleurs, le meuble, où les pauvres gens mettent le pain, le beurre et le lait. A gauche, à travers une petite

lucarne qui faisait communiquer l'unique pièce de la maison avec l'étable, on apercevait les grands yeux de la vache qui meuglait doucement.

Depuis dix ans, le père Gascoin, un vieux d'Afrique et d'Italie, qui portait les lettres d'Ernée à Saint-Pierre, n'avait jamais manqué de s'arrêter en passant chez la mère Jeuss. C'était un bonjour, une histoire de la ville, un commérage recueilli dans une ferme, parfois un vieux souvenir militaire : juste le temps de se reposer quelques minutes, de bourrer une pipe ou de vider un verre. Ce jour-là, il apportait une lettre qui venait de loin, du Mans, du fils Jeuss sans doute, qu'on avait depuis quelques mois incorporé à l'armée de Chanzy. Et, comme depuis Orléans cette armée avait rudement tenu tête aux Prussiens, le vieux facteur, un peu curieux, aurait voulu remettre lui-même la correspondance du jeune soldat.

Il appela : « Ohé, Jeannette! »

Pas de réponse.

Il fit le tour de la maison : tout restait silencieux... La vieille devait être au bourg ou chez ses voisins, les gens de la Maison neuve. Il attendit encore quelques instants, bourrant sa pipe. Décidément, personne n'arrivait. Il laissa la lettre sur la table, bien en vue, et partit. Il

regrettait les détails qu'il aurait pu avoir sur la bataille du Mans, et un peu aussi la goutte d'eau-de-vie de vin qu'on lui servait chaque fois qu'il portait et lisait une lettre.

II

Mère Jeuss rentra sur les onze heures. Ce fut une grande joie pour elle quand elle aperçut la lettre. Elle ne savait pas lire; mais personne ne lui écrivait que son fils qui était à la guerre, et recevoir des nouvelles de l'être qu'on aime fait toujours bien battre le cœur.

La pauvre vieille n'aimait point « l'armée de la guerre », comme elle disait. Elle se rappelait que, toute petite, elle allait la nuit porter du pain à son père, un réfractaire de 1812, qui vivait dans les bois. Son mari avait servi, au 7e léger, sous le règne de Louis-Philippe et cela donnait au bonhomme une grande autorité, l'hiver, dans les veillées. Il était mort quinze années auparavant, lui laissant un petit bien qui la faisait vivre. Son fils Pierre se trouvait donc exempté comme fils de veuve. Mais Pierre aimait la fille des gens de la Maison

neuve, la fine Luce, qui, du reste, le lui rendait bien. Comme la petite était trop jeune pour se marier, Pierre voulant qu'elle fût plus tard fière de lui, et désirant avoir quelque argent pour se mettre en ménage, s'était vendu. Les hommes coûtaient cher à cause du Mexique. On lui donna trois mille francs qu'il plaça chez des bourgeois à 5 pour 100.

Puis, la guerre était venue!

La bonne vieille avait une grande peur des Prussiens. On racontait sur eux mille choses horribles. On disait qu'ils massacraient tout, jeunes et vieux. C'étaient des « tigres altérés de sang », lui avait dit M. le Curé, un dimanche, après la messe. Elle savait déjà qu'on s'était battu l'avant-veille au Mans. Des colporteurs, qui venaient d'Ernée, l'avaient annoncé. Ils ajoutaient que la bataille était perdue, que les Prussiens étaient à Conlie et qu'ils marchaient sur Laval où l'on avait miné le viaduc et les ponts. Heureusement que tout cela allait finir : la Vierge était apparue à Pontmain, à quatre lieues de Saint-Pierre, promettant que son fils aurait pitié de la France. Déjà on parlait d'un armistice. Le petit gâs allait revenir. Il était grand temps. Elle se faisait toute vieillotte ayant dépassé soixante-dix ans. De plus, avant de

mourir, elle voulait marier les enfants et les voir installés à la ferme des Touches que la dame du château avait promis de leur céder à la Saint-Georges prochaine.

Elle regardait la lettre. Elle la tournait et la retournait, oubliant de préparer son repas. Le ciel était toujours gris et la neige tombait continuellement. Dans la petite maison silencieuse, on n'entendait que le tic-tac régulier de l'horloge. Le chat avait sauté sur la *mée* et bâillait en arrondissant le dos.

A son tour, la mère Jeuss se désola de n'avoir pas vu le facteur : M. Gascoin avait été au régiment... C'est là qu'il avait appris à lire, et, après quatorze ans de service, l'empereur l'avait nommé facteur. C'était lui qui d'ordinaire lisait les lettres qu'il apportait. Ces lettres, la vieille les conservait toutes dans l'armoire de noyer luisant, à côté du globe qui couvrait sa couronne de mariée, entre les piles de linge qui fleurait bon. Elle les revoyait souvent avec la fine Luce, qui, à l'école, avait appris à lire dans les manuscrits et qui, presque tous les soirs, veillait avec la mère Jeuss et s'amusait à chercher les endroits où l'on parlait d'elle.

Une de ces lettres, la première, était datée

du camp de Châlons. Le gâs y racontait qu'il avait vu le petit empereur et que tous les soldats avaient bu à sa santé. Une autre était datée de Wissembourg. Déjà la guerre était commencée. Pierre avait eu le typhus quelques jours après la bataille. D'autres lettres disaient la suite : on l'avait envoyé sur Orléans rejoindre l'armée de la Loire, et de là, sa brigade s'était avancée jusqu'au Mans, où avait eu lieu la grande bataille dont parlaient les colporteurs et la lettre aussi sans doute. Elle frissonna en pensant au grand nombre des morts, mais elle n'eut pas un instant d'effroi pour le petit gâs. Elle avait en lui une foi robuste; et, du reste, n'y avait-il pas la lettre? Quand le fils de Joséphine Huard était mort à Bapeaume, ses parents avaient, quelques jours après, reçu du ministre une grande lettre, du papier blanc plié en quatre et retenu par des bandes grises. On leur disait que la patrie était en danger, et que ceux-là étaient des braves qui mouraient pour elle aussi bien en un jour de victoire qu'en un jour de défaite.

La lettre qu'elle tenait à la main ne ressemblait en rien à celle-là. Et cependant, peu à peu, elle s'inquiéta. Elle se lamentait, brûlée par le désir de savoir, et elle regardait au dehors

où la neige ne cessait de tomber pour voir s'il ne passait personne. Ah! si ses vieilles jambes avaient pu la porter au village! Le maître d'école ou M. le Curé lui auraient lu la chose, et sa pauvre vieille âme eût été plus tranquille.

III

Pendant que mère Jeuss se désolait ainsi, la porte du fond s'ouvrit, et Luce, la fine Luce, la jeune et jolie promise de Pierre, apparut.

Oh! la jolie fillette de dix-sept ans! Elle était rose et blanche. Elle avait une de ces douces figures que les garçons du pays appellent des « pommes d'api », et ses grands yeux noirs, un peu moqueurs, étaient pleins de franchise et de gaieté. Une *polka* de dentelles, aux ailes évasées, était posée sur ses cheveux en bandeau. Luce demeurait à deux pas, à la Maison neuve. Quand l'ouvrage ne pressait guère, elle venait voir la mère Jeuss, et les deux femmes se mettaient au coin du feu, leurs tricots à la main, et causaient longtemps, toujours, de Pierre le soldat qui reviendrait bientôt et de l'argent qu'il faut aux fermiers pour entrer en ménage.

— Tu ne sais pas, dit la vieille de sa petite voix émue, il a écrit.

Et pendant qu'elle cherchait au milieu des papiers la lettre qui lui faisait tant battre le cœur, Luce rougissait un peu et pensait que Pierre avait peut-être son congé, que la guerre était finie et qu'ils ne tarderaient point à se marier.

L'enveloppe fut ouverte avec soin. La lettre avait deux pages d'une écriture longue, tremblée, que la petite épelait lentement. Elle lut : Madame... Elle s'arrêta surprise et regarda la vieille vaguement inquiète. A coup sûr, ce n'était point une lettre de Pierre, et toutes les deux cherchèrent la signature : *Hôpital militaire du Mans... Petitot, sergent.* — 3ᵉ *Compagnie*, 2ᵉ *bataillon*, 45ᵉ *de ligne.* — L'émotion fut au comble; et pourtant, pendant que Luce continuait à épeler, la vieille revenait à son idée fixe : S'il était mort, elle aurait reçu du ministre, comme Joséphine, une grande lettre blanche, pliée en quatre, dans des bandes de papier gris.

Non, il n'était point mort le pauvre troupier, mais, hélas! c'était à peu près la même chose. Il avait reçu un éclat d'obus dans l'épaule et deux balles dans le ventre. Les Prussiens l'avaient ramassé sur la place de la Halle, au



La let re avait deux pages d'une écriture longue, tremblée, que la petite épelait lentement.

Mans, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le monument de bronze de Chanzy, puis, l'avaient fait porter à l'ambulance. Lui, toujours gai, s'inquiétait peu. Il faisait dire aux femmes d'être rassurées, que la guérison serait longue, mais qu'il guérirait, et qu'avant deux mois, il serait casé au pays, cette fois pour toujours.

Alors les deux femmes causèrent. Luce croyait franchement au retour prochain de son prétendu. La vieille était moins confiante. Ce n'était pas le bras brisé qui l'inquiétait : un homme peut toujours travailler, même avec un bras de moins, et, du reste, on a droit à une pension... C'étaient les deux balles dans le ventre qui l'épouvantaient, elle, paysanne. Elle s'imaginait des coliques atroces, des intestins coupés, ne pouvant pas digérer la nourriture, et, quand il ne mange plus, l'homme est perdu. Toutes deux, à cette pensée, hochaient la tête d'un air désespéré.

— Eh bien, mère Jeuss? demanda la petite.

— J'irai le voir, dit la vieille. Je vais partir aujourd'hui même. Tu garderas la maison, n'est-ce pas, ma fille? Il faut quelqu'un; je ne ferai qu'aller et venir, et l'on va vite dans les trains.

Elle employa bien du temps pour faire ses

bagages. Elle mit dans sa poche tout l'argent qu'elle cachait, au fond de l'armoire, dans un pied de bas rapiécé, et enfouit du pain de seigle, de la galette fraîche bien beurrée et une paire de poules dans un grand panier d'osier. Les couvercles en étaient démolis, elle les attacha par des ficelles. Elle savait que le petit aimait les œufs, elle en mit dix à durcir dans la cafetière. Puis, elle prit dans la grange des pommes mûries dans le foin et au cellier un vieux flacon plein d'eau-de-vie de vin. Elle n'oublia pas d'emporter quelques pièces de vieux linge. Sûrement, les Femmes de France, avec toute leur bonne volonté, ne pouvaient envoyer assez de charpie maintenant surtout que Paris était assiégé.

Mère Jeuss n'avait point de malle et cela la désolait. Elle était convaincue, la pauvre vieille, qu'il fallait en avoir une pour voyager « dans les trains ». La vue continuelle de la voiture de Fougères, avec ses voyageurs et son impériale surchargée de colis et de chapelières, l'avait confirmée dans cette idée. Alors elle mit le tout dans la *Mée*, bien que le couvercle s'adaptât mal au bahut et risquât de glisser hors de ses gonds trop vieux.

Une heure plus tard, à cinq heures, la voiture

de Fougères la prit en passant et l'emporta silencieuse et résignée.

IV

Mère Jeuss n'était allée que deux fois à Fougères, un jour de jubilé et le jour du passage de l'empereur, et « dans son jeune temps », il n'y avait pas de chemin de fer. En revanche, elle savait que son mari, quand il était soldat, y était passé souvent en allant à Rennes. Dans son ignorance, elle se demandait avec obstination si, elle aussi, passerait à Rennes, si le Mans était avant ou après la grande ville, la capitale de la Bretagne dont on parlait si souvent au village, et quand elle arriverait?

Dans la petite gare de briques, mal éclairée par des quinquets fumeux, tout en bas de la longue côte de Fougères, la petite vieille entra ayant au bras son grand panier. Le conducteur de la diligence lui descendit la *Mée*.

La gare était pleine de cris : une foule énorme s'y pressait. Des hussards, des dragons, de petits lignards éreintés, tous les restes meurtris de la débâcle. Parmi tant de monde,

mère Jeuss s'égarait et ne savait où courir. Elle s'adressa à un employé qui la renvoya brutalement au guichet. Il y en avait deux : elle se trompa encore. Autour d'elle, des hommes avec de larges figures, semi-bretonnes, semi-normandes, raillaient son embarras, et elle, au milieu d'eux, gardait son bon petit sourire simple de vieille. Au guichet, elle se fit gronder, parce qu'elle comptait trop lentement l'argent qu'elle tirait, pièce à pièce, du fond de sa bourse. — On ne voyage pas, lui disait-on, quand on est si bête. — Elle ne répondait pas, sentant qu'on avait un peu raison et se trouvant bien maladroite.

De plus en plus, mère Jeuss perdait la tête. A cette heure, elle ne pensait guère à son fils Pierre. Ce fut bien pis quand il s'agit de la *Mée* dont le couvercle glissait. L'employé se fâcha. Elle aurait dû lier tout cela avec une corde à pains de sucre. C'était bien la peine pour porter deux poulets... La *Mée* eut un succès de fou rire. Autour du guichet, les soldats plaisantaient. Un commis voyageur, qui, depuis une heure, parlait de la guerre, expliquait des plans de bataille et traitait d'imbéciles les membres du gouvernement de la Défense nationale, voulut s'en mêler :

— Hé! dites donc, la mère, à qui portez-vous votre cercueil?

A ce mot de cercueil, mère Jeuss leva la tête. Son bon sourire d'être faible, que la raillerie n'atteint pas, s'éteignit. Brusquement, elle se rappela que son pauvre Pierre était bien malade. Elle le vit agonisant, avec son bras brisé et son ventre troué de deux balles. Elle pleura; elle répondit qu'il fallait n'avoir point de cœur pour railler ainsi les pauvres gens. Elle allait au Mans soigner son fils qui avait été blessé à la bataille, qui se mourait peut-être, et elle voulait lui porter quelque chose du pays.

Alors les soldats revirent par la pensée la bataille des jours précédents. Ils songèrent aux camarades blessés, emportés tout sanglants sur les brouettes des ambulances. Et le souvenir de plusieurs s'envolait plus loin encore vers quelque coin de Bretagne ou de Gascogne, où des mères, des sœurs, des fiancées pleuraient en les attendant. Tous, d'un commun accord, s'occupèrent d'elle, en parlant des officiers du 45e qu'ils connaissaient. Les employés ne soufflaient plus mot. Mère Jeuss remerciait tout le monde. Sa saine confiance était revenue, elle allait sauver le petit gâs.

Le train du Mans partit.

V

Cinq heures du matin! Il neige toujours. Le train arrive en gare.

Mère Jeuss ne se rappelait rien du voyage qu'elle venait de faire : un roulement sans fin, une ville, Laval sans doute, entrevue du haut d'un viaduc, et au loin des becs de gaz pâlis par le brouillard.

Tout cela passait dans son cerveau comme des fragments de rêves... A Évron, les Prussiens avaient interrogé les voyageurs, examiné les bagages et l'avaient laissée passer.

Elle traversa, dans l'obscurité complète encore, la cour de la gare fermée d'une grille. Au delà, une foule de ruelles, aujourd'hui disparues, menaient à la ville. Elle ne savait où diriger ses pas. Soudain, elle vit passer, pour le train de Chartres, un convoi de prisonniers, quatre ou cinq cents à peu près : de petits mobiles, des zouaves de Charrette, de vieux moblots salis, des artilleurs, des soldats de toutes les armes. Ils allaient, la couverture roulée sur les épaules, la cigarette aux lèvres.

Quelques-uns, blessés légèrement sans doute, s'appuyaient sur des bâtons.

Et, comme elle les regardait, troublée au plus haut point par cette première image des maux de la guerre entrevue à la lueur vacillante de quelques lanternes, une sentinelle prussienne l'interpella brusquement et lui enjoignit de s'éloigner.

Elle se rendit en face dans une petite auberge ouverte nuit et jour. Un commissionnaire alla lui chercher la *mée*, la grande *mée*, encombrante, qu'on mit dans un coin au fond du corridor, et la conduisit ensuite, à droite de la gare, vers l'endroit où sont les casernes.

L'homme était d'Ernée : tous deux furent heureux de se voir du même pays, et ils causèrent de la longueur du voyage, du froid qu'il faisait, des Prussiens, du foin, des blés et des pommes, des pommes surtout! Jamais on n'avait vu plus belle récolte. Le cidre n'aurait pas été cher si, faute de bras, l'on n'avait pas dû laisser pourrir les fruits au fond des fossés.

L'hôpital militaire s'ouvrait à huit heures précises, quand les marchands de lait ou de légumes étaient passés.

Après le départ du commissionnaire, mère Jeuss resta deux grandes heures devant la

caserne transformée en hôpital militaire. Elle était là, tremblante, ses vieilles mains ridées et bleues cachées sous le petit châle à fleurs, et le grand panier d'osier, avec ses provisions, reposait à ses pieds dans la neige. A deux pas, une sentinelle prussienne allait de long en large d'un pas automatique et lourd. Le costume annonçait un Bavarois. C'était un grand garçon blondasse, l'œil terne et l'air doux. La pauvre femme le regardait sans oser bouger, légèrement apeurée, lui trouvant l'air comme il faut et, à part soi, elle se demandait pourquoi il avait tiré, si c'était lui, deux balles sur son enfant.

A huit heures, les portes de la caserne s'ouvrirent et la sentinelle fut relevée. Mère Jeuss traversa la cour et demanda son fils au premier infirmier qu'elle vit.

— Son nom?

— Pierre.

— Pierre qui?

— Jeuss?

— Quelle chambrée?

— Je ne sais pas.

Il la quitta brusquement. Une religieuse passa, vêtue d'une robe grise, avec la croix blanche des ambulances sur l'épaule. Heureu-

sement, la vieille se rappela le nom du sergent Petitot qui fut appelé et qui la conduisit à la chambrée n° 8.

Une odeur fade de malade montait dans l'air. Des blessés, Prussiens et Français, ramassés sur le champ de bataille; des hommes atteints de la petite vérole, du typhus, de la dyssenterie étaient là pêle-mêle sur ces lits de fer où mouraient tant de jeunes gens.

— Maman! Maman! dit tout à coup une petite voix affaiblie à côté d'elle.

Elle accourut, l'embrassa violemment et elle sanglotait.

— Ah! mon gâs, ah! mon pauvre petit gâs!

Elle le trouvait bien maigre, bien changé. Elle oubliait qu'elle avait dans son panier du pain de seigle, de la bonne eau-de-vie de vin, des poules et des œufs durs. Lui, parlait de Saint-Pierre et d'Ernée, demandait si Luce songeait toujours à lui, si le père Gascoin vieillissait. Parfois il ajoutait, d'un air crâne, plus bravache que rassuré, qu'il se savait fichu. Elle ne savait que répéter la même phrase plaintive : « Ah! mon gâs! ah! mon pauvre petit gâs! »

Puis, au bout d'un moment, elle pleura de grosses larmes. Une colère lui venait contre

ceux qui lui avaient tué son fils. Elle maudissait les gens qui voulaient la guerre, les rois, les empereurs, Napoléon, son culte de la veille, Bismarck et ces grands Prussiens à barbe rousse qui auraient bien pu rester chez eux.

Lui écoutait, protestait de temps en temps. Il répétait, sans être bien convaincu, quelques mots des proclamations de Gambetta. Il disait qu'il fallait bien sauver le pays, que la France était une mère aussi et que ses enfants devaient s'armer pour la défendre.

Le sergent Petitot hochait la tête. Sa patrie, à lui, c'étaient les camps. Voilà douze ans qu'il y vivait! Maintenant, c'était fini. Il ne s'inquiétait plus de rien. On lui avait coupé le bras gauche; mais, après la guerre, il allait avoir une pension et il irait vivre tranquillement près d'Avranches, chez sa sœur, qui était mariée là à un pêcheur.

Le blessé s'affaiblissait d'heure en heure. C'est à peine s'il pouvait soulever la tête au-dessus du lit où son bras inerte reposait enveloppé dans des linges ensanglantés.

A cinq heures du soir la vieille dut sortir. Le major déclara qu'il était ridicule de fatiguer ainsi un blessé. Oh! comme elle embrassa bien fort le pauvre martyr!



Courage mon fils; dors bien mon petit gâs...

— Courage, mon fils; dors bien, mon petit gâs...

Et elle lui rebordait le lit, comme quand il était tout petit à la ferme. Et elle l'embrassait encore. Le sergent reconduisit la vieille.

— A demain, la Mère.

— A demain, mon ami.

VI

Elle se coucha de bonne heure pour être plus solide et plus forte le lendemain. Toutes ces émotions l'avaient brisée, et cependant elle n'eut pas peur un seul instant. A cinq heures elle était debout. Elle mit en ordre ses petites affaires; puis, vers huit heures, elle revint devant la caserne. Elle se promettait bien de ne pas oublier, comme la veille, dans un coin de la chambrée, le panier aux provisions.

Toujours le même calme devant la porte. Toujours une sentinelle à barbe rousse qui allait et venait.

Elle attendit : huit heures sonnèrent. Les portes de la caserne s'ouvrirent de nouveau. Comme elle allait entrer, un grand char lourd, recouvert d'un drap mortuaire, sortit de la

cour, glissant sur la neige. La sentinelle présenta les armes, et la vieille tressaillit, frappée au cœur par je ne sais quel lugubre pressentiment.

Derrière venait le sergent Petitot, les yeux rouges.

Ils ne se dirent rien, mais elle comprit tout. Il alla l'embrasser, puis, à mi-voix :

— Eh oui, nom de nom, à dix heures du soir, en parlant de sa mère et de la fine Luce.

Alors mère Jeuss poussa un gros sanglot et voulut s'élancer après le tombereau plein de cadavres. Il fallut l'arrêter, la reconduire à l'auberge. Le sergent Petitot ne la quitta point, et, avec lui, elle put soulager son cœur.

Elle recommença ses plaintes de la veille. Elle parla du petit gâs, si bon, si aimant, si brave à l'ouvrage, de la fine Luce, qui gardait la maison, de la ferme des Touches qu'ils n'auraient point. C'était l'effondrement de toutes ses affections et de tous ses rêves d'avenir.

Le sergent pleurait avec elle. Elle lui donna les bonnes provisions qu'elle avait apportées; elle lui recommanda bien de prier pour l'enfant, et le jour même, elle reprit le train avec la grande *Mée* vide, qui semblait être un cercueil.

*
* *

Mère Jeuss est retournée dans sa petite maison de Saint-Pierre-des-Landes. Dans l'enclos ensoleillé, sous les pommiers chargés de fruits, elle file durant l'été. Il semble qu'elle a encore rapetissé. Un vague sourire éclaire ses joues roses toutes ridées. La vieille *Mée* est toujours au fond de la chambre. On a mis au-dessus le portrait du petit et une lettre du ministre, une grande lettre blanche, pliée en quatre, avec, en croix, des bandes de papier gris.

Luce s'est mariée ailleurs et les nouveaux époux ont eu les Touches.

Le père Gascoin fait toujours le service d'Ernée à Saint-Pierre. Il n'apporte plus de lettres à la mère Jeuss, mais il continue à s'arrêter chez elle, et, de temps en temps, il y trouve sa goutte prête. Il cause des arbres, des fruits, du temps qu'il fait, il raconte toujours les petits commérages de la ville, mais il ne parle jamais de guerre, comme autrefois : la vieille pleurerait.

SŒUR ET PATRIE

SŒUR ET PATRIE

I

Si, en suivant la grande voie ferrée de Paris à Brest, on descend à la petite station de Voutré, près d'Évron, on trouve, à 4 kilomètres de là, sur la droite, le bourg de Torcé-en-Charnie.

Torcé est un des plus jolis villages de la Mayenne. Les maisons sont bien alignées, et l'église, presque neuve, est coquettement bâtie derrière la halle. Viviers est une autre bourgade attenant à Torcé. Une longue rue réunit les deux communes. Dans cette rue, le côté nord dépend de Viviers et le côté sud, de Torcé. C'est une anomalie administrative. Les braves gens du pays, qui ne comprennent rien aux fantaisies parfois grotesques du pouvoir central, ont cherché une

autre explication. Ils vous disent qu'autrefois, l'année où Torcé était dévasté par la peste, le curé de Viviers refusa d'aller confesser les malades, même ceux de la grande rue, qui étaient pourtant ses paroissiens. Le curé de Torcé n'hésita point et visita toutes les maisons du côté sud de la rue, le côté nord, par un hasard singulier, se trouvant indemne. Les habitants du côté sud voulurent après cela rester Torcéens. Ajoutons, ce qui est peut-être inutile, que dans cette rue tous les voisins d'en face sont brouillés à mort. Le gouvernement impérial fut bien surpris au plébiscite d'apprendre qu'il y avait là un centre d'opposition : Si tous les électeurs de Torcé avaient voté *non*, c'était tout simplement parce que ceux de Viviers votaient *oui*.

Le bourg est admirablement situé : d'un côté une plaine bien cultivée conduit aux landes de Voutré que prolongent les collines chauves de la Kabylie où l'on exploite de la pierre à chaux. D'un autre côté, la forêt de Sainte-Suzanne s'étend jusqu'à la petite ville du même nom qui s'est vaillamment défendue en 1871. C'est dans cette forêt que l'Erve prend sa source, non loin des fameuses *caves à Margot*, longue suite de grottes basaltiques et de souterrains bizarrement dé-

coupés que l'imagination populaire peuple de revenants et de fées.

Sur un autre point, l'horizon est fermé par les bois de la Charnie, qui se réunissent à ceux de Sainte-Suzanne à travers un plateau sauvage et pittoresque. De jolis étangs clairs et les bois de la Fresnaye y forment un admirable tableau. Au pied de ce plateau se dressent les ruines du château de Bouillé, un vrai manoir féodal encore entouré de fossés larges et profonds où croupit de l'eau verte. Quelques masures, où vit une nombreuse population de pauvres gens, se sont élevées au milieu de ces ruines. Une avenue, assez mal entretenue, bordée de mares, conduit au bourg.

Sur cette route habitait, il y a de cela dix-sept ans, une belle jeune fille, Marie Thessier; elle vivait avec son frère Georges, un garçon courageux qui avait fait sept années de service et qui s'était battu comme un brave à la prise de la Puebla. Georges était laboureur de son état : il avait pour ami un forgeron du village, Jules Tabouret, qui avait le plus vif désir de devenir son beau-frère; mais Georges, ne voulant contrarier en rien les goûts de la gentille Marie, avait consenti à la fiancer à un Allemand, nommé Max Muller, établi menuisier dans le pays depuis

un an et qui aimait la jeune fille... Le mariage fut donc fixé au mois de septembre, au grand chagrin de Jules Tabouret; mais il était énergique; il sut cacher sa tristesse... On était alors en 1870.

Max Muller, au comble du bonheur, attendait impatiemment la date qui devait les unir pour la vie, quand la guerre entre la France et l'Allemagne éclata comme un coup de foudre et les arracha brusquement à leurs beaux rêves. Un matin, on apprit que la guerre était déclarée, et Max Muller reçut aussitôt de Berlin l'ordre de rentrer en Allemagne. Il n'hésita pas à obéir, malgré les pleurs de la jeune fille.

— Il fait bien, dit Georges. Il doit aller où le devoir l'appelle... Ne pleure pas, petite sœur. Dans un mois les Français seront à Berlin, et, quand la guerre sera finie, Max reviendra et vous vous marierez.

Max jura de ne point oublier ses amis. Il regrettait maintenant de ne point s'être fait naturaliser Français. Plus tard, il n'y manquerait pas. Il serra la main de Georges, embrassa Marie, et, le soir même, il partit.

II

L'hiver arriva. La guerre n'était point finie. Nos troupes, battues sur tous les points, reculaient devant l'ennemi qui bloquait la capitale. Bientôt Bazaine capitula à Metz, et l'armée de la Loire, un moment galvanisée par Gambetta le jeune dictateur à qui la France a eu raison de confier ses destinées, perd Orléans. Après cet échec, tout se disloque : D'Aurelles de Paladines cède son commandement à Bourbaki, qui marche vers l'Est, et à Chanzy, qui prend ses mesures pour couvrir l'Ouest.

Pas à pas, à travers la forêt de Marchenoir, Chanzy dispute le terrain aux troupes prussiennes. A Josnes, le 8 décembre, à Blois, à Vendôme, il livre vainement d'héroïques batailles. Le patriotisme des habitants secondait ses glorieux efforts : ceux de Châteaudun refusèrent de se rendre, et la ville fut saccagée et pillée. Nos soldats étaient exténués : le général ne put défendre le passage de l'Huisne et du Loir, et dut se replier sur le Mans. Malheureusement, les mobilisés du camp de Conlie, qui composaient

une partie de l'armée ne purent résister au choc des bandes disciplinées de l'ennemi et lâchèrent pied. La débâcle commença. Pendant trois jours, Chanzy lutta vainement. Il fut vaincu, mais si glorieusement vaincu que sa statue se trouve aujourd'hui sur le lieu même du désastre, comme une protestation faite en l'honneur de son courage et de son génie contre les hasards de la guerre.

Le 11 janvier, la canonnade cessa. Dans la matinée du 12, les habitants de Torcé virent passer les premiers fuyards. Redoutant d'être pris, craignant les prisons lointaines de Dantzig et les forteresses de la Silésie, nos pauvres soldats fuyaient à la débandade dans la boue et dans la neige. Pour aller plus vite, ils jetaient les fusils dans les puits, noyaient les poudres, abandonnaient leurs sacs au bord des fossés. Ils ne gardaient que les drapeaux, ces loques glorieuses dont les régiments, même les plus démoralisés, ne se séparent jamais en France.

Les *Moblots* passèrent les premiers; puis ce furent les trains de cavalerie et d'artillerie. Quelques capitaines allèrent se fortifier à Sainte-Suzanne; d'autres, le plus grand nombre, poussèrent jusqu'à Laval et au delà. Plusieurs régiments de mobiles, des soldats de la marine et

les zouaves de Charrette restaient en arrière pour protéger la retraite. A Saint-Jean-sur-Erve, ils livrèrent un dernier combat, arrêtèrent un moment l'avant-garde ennemie, et tout en défendant les bois de la Charnie se portèrent sur Torcé. Longtemps encore après la guerre il n'était point rare de rencontrer dans quelque trou, au milieu des landes, des squelettes de Prussiens ou de Français reconnaissables aux restes pourris de l'uniforme et des ossements de chevaux couverts d'une peau dure et tendue, autour desquels les mouches bourdonnaient au soleil.

Le lendemain, pendant que les derniers Français gagnaient, par Viviers, la route de Sainte-Suzanne, quatre uhlans débouchèrent à Torcé, traversèrent le bourg au galop de leurs grands chevaux mecklembourgeois et repartirent aussitôt.

Le petit village était terrifié. Tous s'attendaient à voir l'église bombardée, les maisons brûlées, la population massacrée. Les portes et les fenêtres se fermaient. Quelques-uns, croyant que tout était fini, s'enfuirent dans la campagne. Un petit rentier du nom de Garseau se pendit.

L'après-midi, on entendit un grand piétinement sur la route de Voutré : les Prussiens

arrivaient. L'avant-garde entra dans le bourg. En tête, la musique militaire jouait l'air joyeux de la *Pergola*. Ces troupes, qui venaient de se battre, marchaient en bon ordre, propres comme au lendemain d'une revue. La musique s'arrêta sous la halle, puis, quelques régiments, cinq ou six mille hommes, défilèrent devant elle et partirent dans la direction de Sainte-Suzanne. Peu après arriva le prince Frédéric-Charles suivi d'un brillant état-major. Des dragons bleus, des cuirassiers blancs, des housards qui portaient sur leurs dolmans des broderies figurant des têtes de mort, formaient son escorte. C'étaient bien là les soldats insolents et grossiers qui vivaient chez les riches fermiers des pays qu'ils traversaient, y buvaient et y mangeaient largement, et dont le chef, quand on réclamait quelque indemnité, répondait d'un air hautain : « Les princes ne payent pas ».

Les habitants ne tardèrent pas à se rassurer. Les fenêtres s'ouvrirent et quelques curieux descendirent dans la rue. Les soldats allemands étaient groupés en cercle sur la place de l'église devant la halle. Bientôt, trois hommes, et parmi eux, un officier que les curieux reconnurent pour Max Muller, se rendirent chez l'instituteur pour avoir des billets de logement. Les plus timides



Tant que la guerre durera, je ne vois en vous qu'un ennemi (page 112).

reprirent courage : Muller n'avait point d'ennemis dans la commune et ferait épargner tous les habitants.

L'instituteur distribua les billets. Cette opération terminée, comme il était secrétaire de la mairie et que le maire et l'adjoint étaient absents, il reçut l'ordre de publier et de placarder dans la commune l'avis suivant : « Les habitants de Torcé-en-Charnie sont prévenus qu'ils auront à payer, d'ici à vingt-quatre heures, une contribution de guerre de 10 000 francs, et qu'ils devront placer, sous la halle, cinq cents hectogrammes de tabac, cinquante bœufs, cinquante chevaux et mille têtes de volailles, sous peine de voir les maisons particulières livrées au pillage.

Pendant que les habitants lisaient cet avis et s'efforçaient d'en remplir les conditions, Muller se rendait chez Thessier dont la maison lui était assignée. Depuis quelques mois, rien n'était changé. Toujours la même maison blanche sur l'avenue stérile qui conduit au château de Bouillé. Georges seul était présent quand il arriva ; Muller lui tendit la main et Georges ne la prit pas.

Le Prussien eut d'abord un mouvement de colère, mais il se contint et dit :

— Vous ne vous souvenez déjà plus de moi, Georges?

L'autre fit un geste douloureux.

— Tant que la guerre durera, je ne vois en vous qu'un ennemi. Entrez, sortez, si cela vous plaît, vous êtes le maître, étant le plus fort.

La voix du jeune paysan vibrait d'une émotion contenue. Muller ne sut que balbutier :

— J'étais venu loger chez vous, chez un homme franc et loyal... Comment va Mlle Marie?

— Ma sœur? Je l'ignore, dit Georges. Elle ne vous connaît point, et cela lui importe peu, sans doute, que vous songiez à elle.

Muller eut un moment l'envie de parler en maître, mais il n'osa.

— J'avais choisi votre maison pour moi, dit-il, pour vous mettre, vous et elle, à l'abri en cas de danger. Vous ne le voulez pas... Je me retire.

Georges se leva.

— Offrez, du moins, mes respectueux souvenirs à votre sœur.

Georges salua de la main sans répondre; le Prussien s'inclina et sortit.

A peine eut-il disparu que Marie pénétra dans la cuisine : de la chambre voisine, elle avait tout vu, tout entendu.

— Comme c'est mal, dit-elle en boudant, d'avoir renvoyé si brutalement ce pauvre garçon.

— Ce Prussien, tu veux dire.

— Ce n'est point sa faute, s'il est obligé de se battre contre nous. Toi-même le disais, il y a trois mois. Et d'une voix câline elle ajoutait : Tu sais bien que je l'aime et qu'il m'aime...

— Tais-toi, je t'en supplie, dit Georges d'un air sombre.

Pendant que tous les deux restaient silencieux dans la petite maison sur laquelle la nuit tombait lentement, Muller allait chercher un nouveau logement. La musique jouait toujours des morceaux joyeux; les officiers plaçaient des sentinelles à l'entrée du village, et les soldats se mettaient en quête des logements qu'on leur avait assignés.

III

Les premiers jours, tout alla bien. L'indemnité de guerre avait été payée et les réquisitions s'étaient si bien faites que le commandant du détachement regretta de n'avoir pas demandé davantage. Les soldats prussiens, convaincus que les Français avaient dû leur cacher bien des choses, s'efforçaient, par la douceur, de se faire donner beaucoup de viande et de vin.

8

Ils avaient imaginé de se faire plaindre. Quand ils entraient dans une maison, il saluaient profondément, s'approchaient de la cheminée, au-dessus de laquelle, suivant l'usage, on place les portraits de famille, regardaient un instant et se mettaient à pleurer à chaudes larmes : « Pofre mère! Pofre sœur! » disaient-ils en se lamentant; « pofres enfants! » Et ils expliquaient qu'eux aussi avaient de la famille, qu'ils ne voulaient point de la guerre et qu'on les forçait de se battre. On pouvait entendre de gros Bavarois, sanglés dans leurs houppelandes bleues, répéter avec insistance : « Nous, Bolonais! Nous, amis de la Vrance! »

Les Français appartiennent à la race la plus naïve et la plus crédule qui soit au monde. Ils prenaient ces belles déclarations à la lettre. Le cordonnier et le boucher prédisaient des soulèvements populaires qui devaient renverser Bismarck et le roi Guillaume. Les femmes émues s'apitoyaient sur le sort de ces malheureux et tiraient de quelque coffre caché profondément en terre des bouteilles de vin vieux et des morceaux de lard qu'on avait enfouis au passage des Français, de ces Français qui prenaient tout sans payer et qui se plaignaient toujours. Les Prussiens faisaient bombance, se soignaient

admirablement et trouvaient la cuisine à leur goût, eux qui, les trois quarts du temps, ne mangeaient chez eux que des pommes de terre bouillies relevées avec du sel. Le dîner terminé, ils ne payaient pas, mais ils signaient des bons sur la rente française et sur le trésor royal de Prusse. Quelques-uns aidaient leurs hôtes, cassaient du bois, promenaient les enfants. Mais presque tous, gavés d'aise, préféraient aller au lit digérer leur bonne nourriture.

Peu à peu tout changea. Les vivres étaient épuisés, les bons morceaux devenaient rares. L'insolence naturelle des soldats ennemis reprit le dessus.

Ils exigèrent des provisions, demandèrent avec menaces des volailles, des œufs. Ils s'en allaient par escouades dans la campagne, pillant les fermes, enlevant les bœufs et les moutons, forçant les enfants des villages de leur servir de guides et de conduire leur butin à Torcé.

Les populations ne tardèrent pas à être exaspérées. Un jour, une escouade ennemie fut attaquée à coups de fusil au moment où elle était enfoncée dans un petit sentier dominé à droite et à gauche par des bois de châtaigniers. Cinq Prussiens furent tués. Cela fit grand bruit dans le pays. On disait que des compagnies de francs-

tireurs s'étaient jetées dans la forêt et avaient reçu l'ordre de couper les communications de l'ennemi. La vérité était que les paysans eux-mêmes avaient pris les armes pour se défendre.

Les Prussiens ne dirent rien, seulement, à l'avenir, ils furent plus prudents. Ils furent aussi plus terrifiants : Pour un *oui* ou pour un *non*, ils enfermaient les habitants, pendant des journées entières, dans les caves, et ne leur donnaient que du pain et de l'eau.

Le système de la terreur ne valait pas mieux qu'un autre. La plupart des escouades qui couraient la campagne furent attaquées et décimées. Les courriers étaient arrêtés en route. Bon nombre de paysans s'étaient jetés dans les bois. Des jeunes gens de Torcé, et parmi eux Jules Tabouret, les avaient rejoints. D'autres ne faisaient le coup de feu que par intermittence, comme Georges Thessier. Les Prussiens fouillèrent les maisons et firent de longues enquêtes. Ils ne trouvèrent ni les armes ni la poudre. Leur colère ne connut plus de bornes : un soir, ils arrêtèrent deux bûcherons qui revenaient de la forêt, les accusant à tort ou à raison d'être francs-tireurs. Les deux malheureux furent conduits devant un officier supérieur qui fumait

tranquillement sa pipe, assis sur une pierre, devant la halle, avec d'autres officiers. L'officier les fit fusiller sur-le-champ, et pendant trois jours leurs cadavres restèrent exposés sur la place de l'église.

Ils furent vengés d'une façon éclatante.

La maison qu'habitaient les officiers supérieurs était au milieu de la grande rue. Une sentinelle veillait continuellement devant la porte. Les francs-tireurs l'égorgèrent sans bruit, montèrent l'escalier, silencieux, et surprirent dans leur sommeil les officiers qui furent tous tués. Puis la maison fut incendiée. Quand l'alarme fut donnée dans le village, il était trop tard : les justiciers avaient disparu.

Un officier cependant avait échappé à la mort, Max Muller, qui prit dès le lendemain le commandement du petit corps d'occupation. Comment avait-il fait pour s'en tirer? Où donc s'était-il caché pendant qu'on égorgeait ses compagnons? Les Torcéens ne songèrent pas à se poser cette question, et les francs-tireurs ne sentaient pas le besoin de l'éclaircir. Mais Jules Tabouret et Georges Thessier qui avaient été de l'expédition s'en montrèrent plus soucieux.

Le lendemain, ils se trouvaient dans le bois de la Fresnaye, où ils attendaient du pain qu'un

paysan devait leur apporter. Tabouret le premier aborda la question :

— Eh bien, oui, dit Georges, il devait être chez elle.

Un silence se fit. Les deux jeunes gens se sentaient le cœur plein de tristes pressentiments. Un nuage épais passait au-dessus d'eux, effleurant les cimes des arbres dépouillés. Tabouret reprit :

— Oui, ils se voient encore.

— J'aurais dû le deviner, continua Georges : Ce matin, elle chantait, elle riait... Elle l'avait vu la veille au soir; son visage était tellement sombre que Tabouret fut effrayé :

— Ne lui demande rien, mon pauvre ami, ne l'interroge pas, je t'en prie. Marie a cru bien faire. N'avais-tu pas toi-même approuvé ce mariage?

— Autrefois, oui, sans doute; mais aujour d'hui que la France souffre par la faute de ces Prussiens, aujourd'hui que cet homme commande sur un pays où il est venu uniquement pour espionner, je déclare que ce mariage ne se fera jamais, moi vivant.

— Soit, mais ne lui dis rien encore... Jure-moi de ne pas lui parler de tout cela.

Georges hésita un moment; mais il ne put

résister à la douleur muette de son ami qui souffrait autant que lui, et à qui l'amour de Marie pour Muller brisait le cœur. Il lui prit la main :

— Je te le jure, dit-il.

Cinq minutes après, pendant que Tabouret s'enfonçait dans les bois, chargé du sac de pain qu'on venait de lui remettre, Thessier descendit le vallon où il cacha son fusil dans un saule creux et regagna la petite maison de l'avenue de Bouillé.

Marie cousait à la fenêtre. D'aussi loin qu'à travers les carreaux elle aperçut son frère, elle poussa un cri de joie et courut à sa rencontre :

— Tu n'es pas blessé? demanda-t-elle. Oh! si tu savais comme j'ai peur toutes les fois que je te vois partir! Tu ne sortiras plus, n'est-ce pas?

Elle se pendait à son cou, se faisait toute petite auprès de lui, et Georges restait muet devant ces caresses. Il l'écarta doucement :

— Petite sœur, dit-il, je gagne les bois; je ne reviendrai te voir que lorsque les Prussiens seront partis, mais sois tranquille, je te promets d'être bien prudent.

Marie essaya encore de le retenir. Elle pleurait à chaudes larmes, sanglotait. Elle le voyait déjà mort ou blessé tout au moins, ramassé par

quelque passant au coin d'une route ou dans le fond d'un fossé.

Mais Georges était décidé.

— Promets-moi seulement, chère mignonne, de ne voir personne.

Il soulignait sa demande. Marie rougit davantage au milieu de ses larmes et promit tout.

— Si quelquefois tu veux savoir où je suis, c'est avec les autres, dans les carrières qui sont derrière le bois de la Fresnaye.

— Dans les carrières!

— Une retraite sûre où les Prussiens ne viendront pas nous chercher. Mais, adieu, Marie; et en l'embrassant violemment, il lui murmurait à l'oreille :

— Je penserai bien à toi, va. Toi... fais des vœux pour moi. Il s'échappa des bras qui l'étreignaient, reprit son fusil et rejoignit les francs-tireurs... Dans la petite maison restée déserte, Marie sanglotait toujours et suppliait la Madone de conserver la vie de ce frère qui l'aimait tant.



Promets-moi seulement, chère mignonne, de ne voir personne.

IV

On l'a deviné déjà, Muller avait revu Marie Thessier. Un jour, que Georges était allé couper du bois à quelque distance, Muller était passé le long de l'avenue comme par hasard. C'était au commencement de l'occupation, et ni Prussiens ni francs-tireurs n'avaient encore fait parler d'eux. Marie avait accueilli son fiancé avec une folle expansion de joie, et Muller qui l'aimait sincèrement lui avait renouvelé ses serments. Il était revenu plusieurs fois auprès d'elle, en l'absence de Georges qui ne voulait plus le reconnaître, et la jeune fille, moitié par crainte et moitié par pudeur, n'osait avouer ces visites à son frère. A peine avait-il tourné les talons qu'elle ouvrait la fenêtre. C'était le signal : Muller accourait, et c'étaient des moments délicieux que ces rendez-vous furtifs. Les officiers ennemis plaisantaient Muller sur sa bonne fortune, mais les gens du bourg s'indignaient, parlaient de tout raconter à Georges qui ne voyait rien. Le pauvre Tabouret savait tout : c'était cela qui l'avait décidé à se jeter dans les bois

Muller, tout en étant amoureux de Marie, n'en restait pas moins Prussien. Quand les francs-tireurs commencèrent à courir la campagne, il songea à utiliser l'amour de la jeune fille pour obtenir d'elle une foule de renseignements. Il savait que Georges se mêlait parfois à eux, et comme il avait remarqué l'hostilité toujours croissante du jeune homme à son égard, il voulait prendre ses mesures pour se débarrasser de lui. Marie, restée seule et sans appui, consentirait alors à le suivre en Allemagne. La pauvre jeune fille ne voyait en lui qu'un fiancé et lui parlait à cœur ouvert. Ses moindres paroles étaient soigneusement notées. C'était bien chez elle qu'il se trouvait au moment où les francs-tireurs avaient fait leur sinistre besogne de nuit. Heureusement pour eux que Marie l'ignorait.

Le lendemain, il avait pris le commandement et dépêché un courrier à Voutré, pour avertir ses supérieurs des faits qui venaient de se produire. Il avait adopté une résolution énergique : il voulait arrêter tous les suspects et en fusiller quelques-uns pour intimider les autres. Il venait de donner ses ordres dans la salle de l'école communale, quand, regardant par la fenêtre qui dominait tout le vallon jusqu'au château de Bouillé, il aperçut Georges qui se dirigeait vers

la forêt. Il regarda du côté de la maison et ne vit aucune fenêtre ouverte. Marie n'ayant jamais négligé de donner le signal quand son frère s'absentait. Cela lui parut suspect. Il prit deux hommes avec lui et gagna l'avenue.

En route, il médita son plan. Exploiter l'affection de la sœur pour le frère, et découvrir ainsi l'endroit où les francs-tireurs s'étaient réfugiés.

Il entra. Marie pleurait et priait toujours. A la vue de Muller, elle tressaillit; elle se rappela le serment qu'elle avait fait à son frère, et elle allait supplier son fiancé de ne plus revenir, quand celui-ci, devinant ce qui se passait au fond de son cœur, s'écria :

— Où est Georges?

Sa voix semblait inquiète. La jeune fille anxieuse l'interrogeait du regard.

— Pourvu qu'il ne soit pas dans la forêt, continua-t-il, mes soldats fouillent les bois et ont l'ordre de fusiller sur-le-champ tous ceux qu'ils y trouveront.

Il parlait avec une extrême émotion. Marie épouvantée était tombée à genoux, le suppliant de sauver son frère, s'il le pouvait.

— Malheureuse! Tu n'as donc pas su l'empêcher de rejoindre ces gueux!

Il la tutoyait avec des intonations de voix brutales et courroucées. Elle prenait cela pour une marque d'affection profonde et elle le suppliait toujours.

— Mais si tu sais où il se cache, va l'avertir, pars vite. Dans une heure, peut-être, il ne sera plus temps.

La jeune fille ne l'écoutait plus. Déjà elle s'était élancée dans le jardin. Muller la suivit un moment du regard, commanda à ses hommes d'observer la direction qu'elle prenait et revint au bourg en toute hâte. En un clin d'œil, il eut réuni les deux tiers de son effectif : l'autre tiers reçut l'ordre de garder le village, et les habitants furent consignés dans leurs maisons avec défense d'en sortir sous peine de mort.

Pendant ce temps, Marie gagnait la forêt, ne songeant qu'à sauver son frère. Elle marchait droit devant elle au milieu des cailloux qui lui déchiraient les pieds, des ronces qui mettaient ses habits en lambeaux, des mottes de terre humides qui s'attachaient à ses souliers et ralentissaient sa course. Une seule idée la soutenait : arriver assez tôt. A l'entrée du bois, elle se retourna et vit des soldats prussiens qui pénétraient sous les futaies. Elle ne reconnut point Muller qui les accompagnait, et elle crut que

c'étaient les soldats qu'il avait chargés de fouiller la forêt.

Elle connaissait tous les sentiers qui conduisaient aux carrières. Souvent, l'été, avant la guerre, elle y était venue le dimanche cueillir des bouquets de bruyères ou des baies de genévriers. Elle se rappelait les trous profonds creusés dans les roches calcaires où elle avait joué tant de fois à cache-cache avec ses compagnes, et son cœur tressaillait d'effroi en songeant que si les francs-tireurs étaient surpris là, pas un n'échapperait, tant les rebords étaient à pic. Elle espérait bien arriver avant les Prussiens et les sauver tous.

Muller ne la perdait point de vue, et, autant que possible, malgré la distance, il réglait la marche de la colonne sur la sienne. Les soldats étaient peu rassurés : ces bois sombres et ce sol accidenté semblaient cacher des pièges. Mais ils désiraient se venger et savaient que Muller connaissait admirablement le pays. Cela soutenait leur courage.

Tout à coup la jeune fille disparut dans une anfractuosité de rochers. On était aux carrières.

— Attention! nous y sommes sans doute, dit Muller. Et, partageant sa colonne en deux, il fit cerner le précipice.

L'arrivée imprévue de Marie tout échevelée et toute rouge d'avoir tant couru causa le plus vif émoi parmi les francs-tireurs.

— Georges! Où est Georges? dit la jeune fille:

Tabouret accourut.

— Georges est parti. Il est allé se poster sur la route de Sainte-Suzanne avec d'autres. Mais pourquoi?

— Les Prussiens! Vite! Sauvez-vous!...

Les francs-tireurs coururent à leurs fusils. Il n'était plus temps : une terrible détonation éclata dans l'air et vint semer la mort parmi eux. Une balle traversa le cou de Tabouret, qui s'affaissa lourdement. La jeune fille épouvantée s'évanouit à ses côtés.

Il n'y eut pas de bataille. Au bout de cinq minutes, les quinze ou vingt francs-tireurs qui se trouvaient dans les carrières furent couchés à terre, trois se rendirent que les Prussiens passèrent immédiatement par les armes. Quelques-uns s'étaient réfugiés dans une grotte obscure. Enfumés, à la façon des renards, il durent sortir et furent tués raides, à bout portant, à coups de pistolets. Les Prussiens enlevèrent les fusils et partagèrent les provisions de poudre et de cartouches qu'ils découvrirent.

Muller rayonnait et ses soldats applaudis-

saient à sa victoire. Il avait fait relever Marie, toujours évanouie près du corps de Tabouret, et il avait chargé quatre hommes de s'occuper d'elle et de la porter jusqu'à sa maison.

La journée avançait. Les soldats hâtèrent le pas et regagnèrent Torcé. Ils arrivèrent à la nuit tombante, et Muller courut à la mairie où il rédigea un pompeux rapport sur ses exploits.

V

En entendant les coups de feu, Georges et les cinq hommes qui s'étaient portés sur la route de Sainte-Suzanne se replièrent en toute hâte vers les carrières. Ils y arrivaient au moment où les Prussiens rentraient à Torcé. En apercevant, à la lueur du jour mourant, le sol jonché de cadavres, les héros se sentirent pris d'un profond découragement. Ils ne s'expliquaient pas l'attaque subite des Prussiens et se demandaient quel traître avait pu révéler leur retraite. Puis, ils songèrent pieusement à ensevelir les restes de leurs camarades. Tous étaient bien morts. Seul, Tabouret semblait avoir conservé un reste de vie. Sa blessure fut lavée à grande eau. Le

mourant entr'ouvrit ses paupières et reconnut Georges qui lui pressait la main.

Les francs-tireurs l'interrogèrent avidement. Que s'est-il passé? Comment les Prussiens sont-ils arrivés jusqu'ici? Le blessé fit un effort. Il ne put que balbutier : « Marie... Muller... » et il expira.

Au nom de Marie, Georges avait eu un tressaillement. A celui de Muller, il releva la tête. Il regarda ses compagnons et crut lire dans leurs yeux un muet reproche. Il poussa un gémissement douloureux et s'éloigna brusquement...

Marie n'avait pas tardé à revenir de son évanouissement. Un des quatre soldats qui l'accompagnaient lui raconta la fin de la bataille; et tout en plaisantant et en la félicitant de son amour pour Muller, il parla du moyen dont ce dernier s'était servi pour découvrir le refuge des francs-tireurs. La jeune fille comprit qu'elle avait été jouée et elle se rappela les dernières paroles de son frère. Une douleur profonde l'étreignit au cœur. Elle courut s'enfermer dans sa chambre et se prit à pleurer. Elle sentait maintenant toute l'énormité de sa faute : elle avait cru sincèrement à l'amour de cet homme, et cet homme l'avait odieusement trahie. C'était la folle confiance qu'elle avait en lui qui était la cause du



Et tirant un pistolet de sa poche, il le déchargea dans la figure de l'officier allemand.

désastre qui venait de frapper les amis de son frère, son frère peut-être. Elle se reprochait comme un crime ses innocentes amours. Elle regrettait qu'une balle ne l'eût pas couchée à terre près de ce Jules Tabouret dont elle avait dédaigné la main.

Soudain, la porte s'ouvrit brusquement. Georges entra. Il était affreusement pâle.

— Sauvé, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui.

Il la repoussa avec dureté.

— C'est bien toi qui as guidé les Prussiens?

Sa voix tremblait, il aurait voulu qu'elle niât, qu'elle se défendît.

— Oui, dit-elle avec fermeté.

Il épaula son fusil et visa en pleine poitrine.

La jeune fille tomba. Elle eut un dernier sourire :

— « C'est involontairement, je te le jure! »

Elle ferma les yeux. Elle était morte.

Georges se rendit aussitôt au village et demanda à parler sur-le-champ à Muller. Des soldats l'introduisirent dans la chambre qu'il occupait à la maison d'école.

Il ne dit qu'un mot :

— Marie est morte. A ton tour!

Et, tirant un pistolet de sa poche, il le déchargea dans la figure de l'officier allemand.

L'homme tomba. Des Prussiens accoururent et désarmèrent Georges Thessier qui fut gardé à vue toute la nuit.

Au petit jour, il fut fusillé devant la Halle.

L'EXPIATION

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL VINCENDON

L'EXPIATION

A MONSIEUR LE GÉNÉRAL VINCENDON

I

Leur grand bonheur à tous les deux était, le dimanche, après-midi, de franchir les portes de la caserne, toutes grandes ouvertes et d'avoir la permission de dix heures. Alors, ils descendaient dans Paris, les souliers et le ceinturon dûment astiqués, la tunique brossée avec soin et les guêtres de toile bien blanchies. Ils suivaient l'allée droite de l'avenue des Champs-Élysées, fumant les cigares qu'ils venaient d'acheter à la Civette, et tenant sur leurs cuisses, par une habitude machinale, leurs mains roides, emprisonnées dans les gants d'ordonnance.

C'étaient les meilleurs troupiers du 109e de ligne. L'un, le plus grand, aux épaules massives, à l'allure lourde et gauche, était un paysan de la Brie, de son vrai nom Jean Carjal. Il était de la classe 1878 et servait depuis deux ans. L'autre, plus jeune, n'était soldat que depuis dix mois. Il était né à Montmartre, et avait grandi sur le boulevard Rochechouart. Il faisait avec son ami Carjal un contraste frappant. Carjal était robuste et fort comme un taureau. Blondin avait la figure maigre et les bras grêles. En revanche, il était leste et malin comme un singe. Pas un ne savait comme lui la savate et le bâton. Pas un ne savait mieux *tirer une carotte* à son caporal et laisser aux conscrits les corvées répugnantes. Carjal avait l'esprit plus épais, l'intelligence plus lente, et les corvées ne l'effrayaient point quand il les faisait à la place des volontaires d'un an, les « aristos », disait Blondin, mais des aristos qui avaient la bourse bien garnie.

Au demeurant, les meilleurs amis du monde : les pauvres gens se lient vite. Un mois après l'arrivée de Blondin au régiment, ils ne se quittaient plus.

Donc, le dimanche, ils sortaient ensemble : ils traversaient les Champs-Élysées, la place de



Au Point-du-Jour, les deux amis s'arrêtaient un moment.

la Concorde et gagnaient la grande avenue centrale après les stations obligées et les réflexions habituelles devant l'Obélisque, la statue de Strasbourg et l'Arc de Triomphe. De là, ils tournaient à gauche, gagnaient le Trocadéro et s'en allaient le long de la Seine jusqu'aux fortifications.

Au Point-du-Jour, les deux amis se sentaient à leur aise. La foule qui circulait leur rappelait de vieux souvenirs. Blondin y retrouvait le genre de son boulevard, et Carjal songeait aux grandes foires de son pays. Et de fait, on faisait autant de bruit : il y avait des guinguettes où l'on dansait, des restaurants où l'on dînait en plein air, des chevaux de bois et des tourniquets. Par exemple, Carjal se méfiait des petits jeux où l'on risquait dix sous. Il voyait partout des joueurs de bonneteau, depuis que Blondin qui s'y connaissait l'avait averti de se méfier.

Au Point-du-Jour, les deux amis s'arrêtaient un moment. Ils s'asseyaient devant quelque débit et, tout en croquant des gaufres, buvaient leur litre de vin avec un siphon d'eau de seltz. Autour d'eux, des promeneurs chantaient et criaient dans le ronflement des orgues de Barbarie. Devant eux, la Seine se déroulait comme un long ruban vert où glissaient les Hirondelles

surchargées allant à Meudon ou revenant de Suresnes et de Saint-Cloud. A deux pas, des pêcheurs impassibles étaient assis à l'avant et à l'arrière des bateaux, les jambes pendant au-dessus du clapotement des eaux du fleuve. En haut, sur la gauche, se dressait le viaduc du chemin de fer de ceinture où, de temps en temps, passaient des locomotives avec des hoquets sourds.

Leur soif apaisée, ils franchissaient le mur d'enceinte, traversaient les terrains vagues où, sur l'herbe rare et maigre, dînaient des ménages endimanchés; et ils allaient, s'enfonçant davantage dans la campagne, au milieu des villas et des jardins maraîchers. Alors, ils retiraient leurs gants de filoselle, déboutonnaient leur tunique et coupaient quelque part une branche de saule ou de coudrier.

Pendant une heure, assis sur un talus, ils en découpaient l'écorce, y dessinaient mille fioritures et rentraient en chantant au Point-du-Jour où l'on soupait. Ils ne manquaient point, pendant le repas, de se faire remarquer la supériorité des plats de restaurants sur les plats de la cantine, et, à dix heures, bras dessus bras dessous, ils regagnaient la caserne.



Une seule pression suffit et Blondin, poussé brusquement, disparut dans la Seine.

II

. . . .

Comment ce malheur arriva-t-il?

Un dimanche qu'ils étaient sortis ensemble comme à l'ordinaire, la pluie les surprit. Ils restèrent au cabaret et burent plus que de coutume. Ils burent de ce vin frelaté qui hâte l'ivresse et brise les ressorts de la volonté, de cette absinthe faite avec du vitriol qui provoque, chez l'homme, des colères sourdes et brutales. Puis, le soir en revenant, pour un rien, pour une plaisanterie qu'il ne comprit pas peut-être, Carjal affolé vit rouge. Il bondit sur son jeune camarade et le prit à la gorge. Le quai était désert. La grande voix de la ville grondait au loin. Une seule pression suffit, et Blondin, poussé brusquement, disparut dans la Seine. Le meurtrier, ayant vaguement conscience du crime odieux qu'il venait de commettre, courut à la caserne comme un fou. Il dormit cette nuit-là d'un sommeil lourd, troublé de cauchemars terribles.

Le lendemain, des pêcheurs découvrirent et

portèrent à la Morgue le corps d'un jeune soldat du 109e de ligne qu'ils avaient trouvé dans la Seine. Des amis vinrent reconnaître la victime, et Carjal qui les avait suivis pleura devant cette face bleuie et tuméfiée. Ces larmes furent attribuées à leur vieille amitié, et le parquet conclut, les traces de strangulation étant visibles, que le crime avait dû être commis par des rôdeurs qui n'en étaient pas à leur premier coup.

II

C'était l'époque où l'on s'occupait en France de l'expédition de Tunisie. Les Khroumirs de la montagne avaient, à plusieurs reprises, pénétré sur le territoire français, pillé des fermes et tué des colons. Une guerre était imminente, et, dans tous les régiments, on recrutait des volontaires pour l'armée d'Afrique.

Depuis l'assassinat de Blondin, Carjal n'était plus le même. L'immensité de son crime le torturait. Le malheureux songea un moment à tout avouer, mais le Conseil de guerre l'épouvantait. Il se voyait fusillé, et, qui pis est, dégradé publiquement, et il ne se sentait point le courage

d'affronter cette honte. Mais, enfin, il avait commis un crime et devait l'expier.

Il s'offrit comme volontaire tunisien, fut accepté et dirigé sur Marseille. Le 8 avril 1881, il embarquait. A bord, ses camarades buvaient et chantaient. Un d'entre eux, un petit gascon, ressemblait à Blondin. Carjal l'aima tout de suite. Il se rapprocha de lui pendant la traversée. Tous les deux parlaient de la France, du pays. Le jeune homme était loquace. Il raconta qu'il était de Clairac-sur-Lot, et qu'il y avait là une belle fille qui attendait son retour.

Quelques jours après, les transports déposèrent les troupes à Bône. Carjal était incorporé dans le 40e d'infanterie, qui, avec le 141e et le 96e, formait la colonne du général Vincendon.

Un rude homme que ce général. dont la tête, intelligente et mâle, le regard clair et droit plaisaient au premier abord. Engagé volontaire à dix-sept ans, il avait couru tous les champs de bataille de l'Afrique, de la Crimée, du Mexique et de l'Italie. Chacun de ses grades avait été marqué par une action d'éclat et une blessure. A vingt-quatre ans, il était déjà capitaine et décoré de la Légion d'honneur... Sa maxime favorite était de marcher ou plutôt de courir au feu. Mais cette ardeur bouillante n'excluait chez lui ni la

prudence ni le calcul. Il prenait ses dispositions dans les plus minutieux détails, et ne s'en remettait qu'à lui-même du soin de leur exécution. On le voyait dans la même heure à la tête de sa colonne, sur les flancs, à l'arrière-garde, enlevant son monde, rassurant le soldat par sa mâle assurance et cet air rayonnant qui présage la victoire. S'agissait-il de gravir un ravin escarpé et difficile? La musique du régiment prenait la tête, se postait vers le milieu, et alors, aux accents patriotiques de *la Marseillaise*, officiers et soldats s'élançaient au pas de course et se trouvaient au sommet... sans savoir comment.

Avec un tel général, le soldat avait assez à faire de marcher et de se battre. Et il était facile à l'esprit d'oublier.

Dans le pays étrange que traversait la colonne, tout était nouveau pour nos hommes. Les monticules boisés de l'Atlas cachaient l'horizon. Il leur fallait, sous un ciel chaud et sec, escalader toutes les pentes et déloger l'ennemi. Les Khroumirs étaient insaisissables. Parfois, après cinq heures de marche forcée, au moment où les soldats faisaient une halte sous les chênes-lièges, dans la chaleur accablante de midi, un coup de feu partait d'une hauteur voisine, et l'on voyait

un homme, vêtu d'un grand burnous blanc, qui fuyait parmi les arbres. Les soldats étaient réveillés en sursaut, les sentinelles envoyaient quelques balles dans la direction, l'homme avait disparu. La colonne avait l'impression très nette d'un pays vierge, sans maisons, sans routes, sauf quelques sentiers de chèvre, durs à escalader. La pluie, par surcroît, se mit à tomber, une pluie ardente et drue, qui détrempait le sol et y faisait une boue jaunâtre où le blé mûrissait. Les dattiers et les cotonniers n'avaient plus de feuilles. Les Khroumirs, du haut des sommets, harcelaient plus que jamais la colonne. Ce furent de rudes étapes, le 19 et 20 avril, à Roum-el-Souk, le 22, à el-Aioun, où l'on s'attendait à trouver un marché important et où l'on ne vit que de pauvres gourbis autour de sources importantes. Le 26 avril eut lieu la bataille du Djebel-Sekkak, qui fut suivie, les 27, 28 et 29, de razzias dans les villages voisins.

Le 3 mai, la colonne se dirigea sur Djababra. Le 8, elle arriva devant le marabout de Sidi-Abdallah, le centre topographique et religieux du pays. Il avait fallu enlever un à un tous les mamelons. Aussi, ne faisait-on aucun quartier à des ennemis qui mutilaient les morts et les blessés français. Mais les Khroumirs étaient durs

à tuer. Les femmes et les enfants eux-mêmes se mêlaient à la lutte, mordant les jambes des soldats quand ils n'avaient plus d'armes, leur égratignant le visage. Il fallait tuer jusqu'aux chiens énormes du pays pour être maître de ces forcenés.

Le marabout enlevé, quelques batailles suffirent à assurer la possession du pays. Les soldats achevèrent leur ouvrage en perçant des routes, et, peu à peu, la confiance revint chez les indigènes. Les tribus des Astafa et des Bechoinias se soumirent et descendirent de leurs repaires pour couper leurs blés. L'expédition de la Khroumirie était terminée; la colonne traversant la plaine dorée du Tell qui se perd dans les dunes qui se perdent elles-mêmes dans la mer, arriva à Tabarka. Tabarka s'élève au milieu de nombreuses ruines historiques, témoignage éclatant de l'importance de l'occupation romaine dans cette contrée, et de sa richesse.

Carjal avait été magnifique de courage. Il s'était dit qu'après avoir pris un homme à son pays, il fallait combattre pour dix, que l'expiation était nécessaire et que la témérité seule lui permettrait d'oublier. A l'assaut des hauteurs d'où les Khroumirs dominaient nos troupes, il avait

toujours été au premier rang, méprisant la mort qui semblait ne point vouloir de lui. Par trois fois il pénétra le premier dans les retranchements ennemis, il ne fut pas même blessé. Les officiers ne tardèrent pas à remarquer son héroïsme. Son nom fut à plusieurs reprises mis à l'ordre du jour. Le colonel le félicita sur les rangs, et le général, remarquant ce grand et robuste garçon, triste, qui se battait comme un lion, lui dit, un soir qu'il ramenait au camp deux prisonniers : « C'est bien, mon ami, c'est très bien. Vous êtes l'honneur du régiment. »

Carjal se sentit rougir à ce compliment : l'image de Blondin reparut à ses yeux, tel qu'il était à la Morgue, avec ses prunelles éteintes et sa face tuméfiée. Il pensait que si son crime était connu, ceux-là même qui le félicitaient le traiteraient avec mépris. Un désir fou lui venait d'affronter de nouveaux périls, de recevoir une balle en pleine poitrine et de mourir sur le champ de bataille en emportant avec lui le secret qui l'étouffait. Mais ce fut vainement qu'il chercha la mort.

III

Quelque temps après, la colonne arrivait à Djedeidah, à 24 kilomètres de Tunis, et rejoignait le corps du général Bréart. Le général Vincendon était rentré en France, la guerre était à peu près terminée. La signature du traité du Bardo fut un moment de répit pour nos troupes. Les soldats s'étonnaient des mœurs orientales, des marchands, des Juifs qui se pressaient aux portes du camp. Mais Carjal retrouvait dans ce repos toute l'amertume des vieux souvenirs qu'on ne peut chasser.

Ce fut avec une joie réelle qu'il apprit l'insurrection tunisienne. Les déserteurs de l'armée du bey, les Berbères du littoral, les Arabes de l'intérieur avaient pris les armes, excités par les prédications fanatiques de leurs marabouts. Ils organisèrent une formidable défense à Sfax, et engagèrent, au nom de la guerre sainte, tous les musulmans à s'unir à eux. La France dut expédier à Tunis de nouvelles forces.

Le général Saussier fut nommé commandant

du 19e corps d'armée, et le vice-amiral Garnault reçut la direction d'une escadre qui devait évoluer dans le golfe de Gabès et bombarder Sfax. Carjal obtint aisément de faire partie des troupes du débarquement. Le 14 juillet la flotte était devant la ville. Elle s'arrêta à 6 000 mètres du rivage. Il fallait descendre à la mer pour gagner la côte. Carjal se jeta un des premiers à l'eau, et il aborda le premier. Derrière lui les petits chasseurs et les marins couraient au rivage. L'ennemi tirait à coup sûr dans cette masse d'hommes que protégeaient à grand'-peine les canons des vaisseaux. Tout autour la mer était jaune de boue et par endroit rouge de sang. Mais l'entrain était tel que la ville dut capituler et que Sfax ouvrit ses portes.

A l'unanimité, les officiers signalèrent au vice-amiral, la belle conduite de Carjal, ce robuste soldat, ce vigoureux paysan qui s'était comporté en héros.

Il le fit appeler.

— Carjal, lui dit-il, votre dossier est parfait sous tous les rapports : vous êtes un brave et je vous propose pour la croix d'honneur.

Le malheureux tremblait d'émotion. Il se disait que la croix d'honneur ne pouvait orner la poitrine d'un assassin, et, dans son angoisse,

il revoyait le visage livide de Blondin qui semblait lui reprocher son crime.

— Mon amiral, dit-il enfin, je vous remercie : mais je ne puis pas, je ne dois pas accepter.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je suis un criminel.

Et d'une voix émue, soulageant son cœur, il raconta son histoire, son amitié pour Blondin, le crime qu'il avait commis. Des sanglots coupaient son récit. Il dit comment il avait perdu la tête en buvant, comment il avait tué son ami, et pourquoi maintenant il voulait mourir.

— Et maintenant, mon amiral, ajouta-t-il, faites-moi arrêter et juger, si vous voulez.

Pour toute réponse, l'officier lui tendit la main.

Carjal reprit :

— Que ferez-vous de moi, mon amiral?

— Retourne en France. après la campagne. Oublie le passé, tu l'as glorieusement expié.

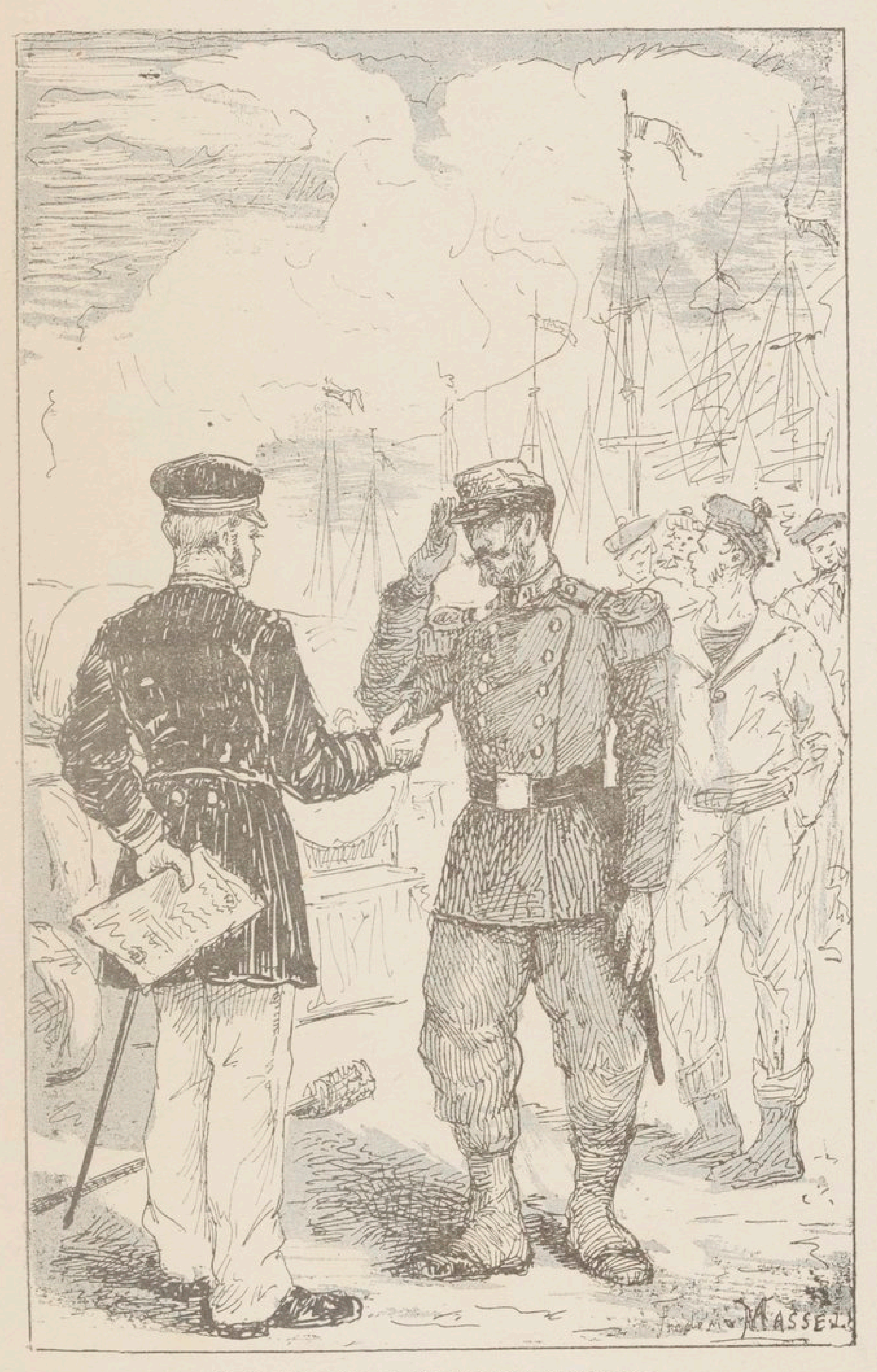
— Mais je ne pourrai jamais vivre en paix, dit le pauvre soldat.

— Demain, nous nous battons... fais-toi tuer.

Et il sortit brusquement pour cacher une larme qui coulait de ses yeux.

. . . .

Dix jours après, le 24 juillet, nos troupes



Pour toute réponse, l'amiral lui tendit la main.

entraient à Gabès, et Carjal tombait tué raide d'un coup de fusil.

Quand le vice-amiral apprit que son nom manquait à l'appel, il murmura à mi-voix : « Un grand cœur, Messieurs, un héros... » sans s'expliquer davantage.

Une pareille expiation purifie de bien des crimes.

LE MARIAGE DE CATHERINE

LE MARIAGE DE CATHERINE

I

Le 7 novembre 1885, sur la route qui mène d'Agen à Brax, un homme marchait à grands pas.

Il était dix heures du matin : un pâle soleil achevait de vaporiser la gelée blanche qui couvrait les branches des pruniers et des vignes, et ses rayons indécis faisaient ressortir les fils d'argent qui flottaient sur les prés et sur les guérets. Tout le long du chemin, dans les buissons, des moineaux, des pinsons et des fauvettes s'appelaient, des bandes d'alouettes s'abattaient en pépiant dans les sillons, et de grands vols de pigeons domestiques passaient et repassaient dans l'air avec le bruit sourd de leurs battements d'ailes.

L'homme, un soldat, s'appelait André Lapeyre. Il avait le visage allongé et d'une maigreur extrême. Son dos était couvert d'une longue capote bleue, râpée et usée; il portait aux pieds de gros souliers éculés. Malgré tout, il marchait lestement, et un large sourire s'épanouissait sur sa figure fatiguée. De temps en temps, il tirait un morceau de pain du havre-sac de toile blanche qu'il portait au côté, mordait gaiement dans la croûte et jetait la mie aux oiseaux qui voltigeaient dans les haies et que son geste effarouchait.

André Lapeyre appartenait à l'infanterie de marine. Il revenait de Toulon. Depuis quatre ans il était au Tonkin. Il était parti pour cette terre lointaine avec le commandant Rivière. Le 25 août 1882, il avait assisté à la prise d'Hanoï, et l'année suivante, dans une sortie tristement célèbre, il avait vu mourir son commandant. Lui-même avait été blessé et pendant que les Pavillons noirs décapitaient et mutilaient ses camarades, il s'était traîné dans les hautes herbes et avait gagné la citadelle.

Il était resté toute une année à l'hôpital, pendant que le général Bouet donnait la chasse aux pirates du Delta. Puis il avait repris la campagne, dans la colonne du général Négrier.



Malgré tout il marchait lestement.

Après Lang-son, mal guéri de ses blessures, il était revenu à Hanoï et avait été dirigé sur Toulon. A Toulon, nouvelle rechute : six mois d'hôpital, et maintenant le congé définitif. Cette fois, c'était fini, bien fini ; il ne vivrait plus de la vie des camps : sa dette à lui était payée.

Dans cette fraîche matinée d'automne le jeune homme se rappelait les chaleurs accablantes qu'il avait éprouvées sous d'autres cieux. Il se rappelait la longue traversée de l'Océan indien, le trajet de la mer Rouge sur les planches brûlantes des navires des Messageries; les équipages chinois et les équipages arabes qu'à certaines heures il voyait grouiller à moitié nus, le corps en sueur et la face rouge, à travers la fumée noire de la machine à vapeur.

Il se rappelait, et cela surtout le rendait joyeux, que le chemin qu'il suivait le menait au village où vivait Catherine, une belle fille du cœur de laquelle il était sûr et qui lui avait juré de ne point se marier avant son retour. Elle avait alors seize ans. Elle était fraîche et jolie, et s'était donnée tout entière à son affection, sans arrière-pensée, à son affection à lui, pauvre garçon qui n'avait ni famille, ni fortune! La mère avait dit oui. Il y avait quatre ans de cela, quatre ans qu'ils attendaient l'un et l'autre.

Son cœur battit bien fort quand, par-dessus un buisson d'aubépines noires, il aperçut, à huit cents mètres de là, la petite maison blanche avec ses tuiles et ses briques rouges, la chaumière dont il avait rêvé si souvent dans les nuits sans sommeil qu'il passait sous les paillotes annamites.

Il se réjouissait aussi de la bonne surprise qu'il allait lui causer. Il y avait un an qu'il n'avait donné de ses nouvelles, n'ayant pu trouver l'occasion d'écrire au milieu de ses marches forcées dans des pays inconnus. Peut-être le croyait-elle mort? Quelle bonne surprise à son entrée! Et il pensait en même temps à tous ceux qu'il avait connus dans le village, à ses amis, à Jules Sarrazin surtout, le fils d'un riche métayer de la plaine qui lui aussi avait voulu épouser Catherine et avec lequel à ce propos il avait même failli se brouiller. Tout s'était arrangé : Jules, comme lui, avait tiré un mauvais numéro, mais le député avait obtenu qu'il restât en garnison au 9e à Agen. Et Lapeyre se demandait s'il était encore sous les drapeaux, et se promettait d'aller dans l'après-midi voir à la caserne s'il l'y trouvait.

C'est au milieu de ces pensées que le soldat poursuivait sa route. Il allait, faisant des projets

d'avenir, songeant aux cultures prochaines, se promettant, étant donnée la proximité de la ville, de cultiver des légumes et d'élever des volailles. Quand on est jeune, quand on aime, et que l'on veut se créer une situation, on ne regrette pas le régiment.

Tout à coup, il s'arrêta : à quelques centaines de mètres de lui, dans un chemin creux bordé de ronces qu'il connaissait pour y avoir, quand il était petit, déniché des merles, et, plus tard, promené sa Catherine, résonnaient au milieu des rires, des sons de fifres et de violons. C'est quelque noce, se dit-il, qui vient du Passage ou bien d'Agen, et il poussa un cri : — Oh! oh! — qui se répercuta bruyamment. Les gens de la noce lui répondirent de derrière les arbres, et le jeune homme poursuivit sa route, le cœur rayonnant, songeant que, dans quelques jours, lui aussi épouserait sa petite Catherine.

II

La maison de Catherine est située au fond d'une grande pièce de terre où croissent l'orge et le blé. Une allée plantée de deux files d'arbres

fruitiers bien taillés et couverte de pieds de fraisiers y conduit directement de la route. En revoyant ces lieux si connus, André sentit lui monter au cerveau toute la bouffée des vieux souvenirs.

Il revoyait la petite Catherine cueillant au mois de mai les fraises mûres, tandis que lui sarclait les blés et lui envoyait des sourires et des baisers. Il lui semblait qu'il entendait encore sa chanson favorite, les vers doux et mélancoliques du poète Jasmin :

Déjà la ney obscursis la naturo
Tout es tranquille et tout cargo lou dol
Din lou clouché la brésaguo murmuro
Et lou tuguet succedo al roussignol.
Del mal, hélas! bévi jusqu'à la liguo,
Moun co gémis sans espoir de guari
Plan me phebé car len de moun amigo
Me cal mouri, me cal mouri!

Et lui-même, en fredonnait l'air, joyeux, songeant qu'elle était là derrière la porte et qu'il allait enfin la revoir...

Il frappa, souriant à demi : l'huis était fermé. Ce fut une déception momentanée. Puis, il songea que la surprise serait bien plus grande si les deux femmes, à leur retour, le trouvaient installé dans la maison. Il connaissait une

petite porte au fond du hangar et qu'on ne fermait jamais. C'était le chemin qu'il prenait autrefois, lui, familier de la maison. Rien n'était changé depuis son départ.

Il traversa la cuisine, luisante et proprette, où les chenets, les grils et les casseroles brillaient. Puis il monta une marche et se trouva dans la pièce du fond, une sorte de petit réduit, de petit coin, où se tenait souvent Catherine pour travailler. Là encore, rien n'était changé : toujours le même aspect, calme et heureux; des fleurs au bord de la fenêtre; le tapis de table fait au crochet, pièce à pièce, durant les longues soirées d'hiver; des rideaux de mousseline bien blancs. A droite, en entrant, la même armoire de noyer, la même fenètre claire donnant sur la campagne; puis il voyait la petite table à ouvrage, devant laquelle Catherine travaillait tard, en songeant à l'absent... C'est là qu'autrefois elle chantait un air d'opéra qu'elle avait entendu à Agen, au théâtre, à l'époque des foires du Gravier :

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie;
Car me trahir serait un grand péché...

André écoutait, ravi, et la vieille avançait la tête par la porte du fond, approuvait et décla-

rait, la naïve, que la dame de Bordeaux qui avait chanté ce jour-là ne disait pas mieux.

Cet air, cette voix, il l'entendait encore. Son cœur palpitait d'aise. Il reconnaissait tout, revoyait tout, saluait tout, jusqu'à un grand peuplier, là-bas en face, sur la prairie, dans les branches duquel passait à cette heure un coup de vent.

Il revit tout, sauf pourtant son portrait qu'il avait jadis donné à Catherine... Il n'y pensa point.

L'amoureux finit bientôt par s'impatienter de ne voir venir personne. Mais il se rappela que le 7 novembre était un mercredi, et il en conclut que Catherine et sa mère devaient être au marché d'Agen.

Il entr'ouvrit alors la fenêtre. Il devait être midi; le soleil était plus chaud. Soudain, une bouffée de vent lui apporta des sons de fifres et de violons. Le bruit venait de la gauche, du côté de la métairie de Jules Sarrazin.

— Tiens, se dit André, c'est la noce qui s'en va. Si Jules a fini son temps, il doit être aux premières.

Alors, sans s'expliquer pourquoi, il se sentit plus triste. Il referma la fenêtre et vint s'asseoir près de la table, à la place de Catherine.

Le tiroir était à moitié ouvert et l'amoureux eut la curiosité d'y fouiller. Le dé, les ciseaux, les aiguilles avec les pelotons de fil et de laine multicolore, s'y trouvaient rangés en bon ordre. Quelle brave petite ménagère! dit André; et il regarda tout au fond à l'endroit où elle mettait ses lettres.

III

Des lettres! C'étaient plutôt de vieux papiers, une foule de souvenirs que Catherine avait mis là bien soigneusement.

Le soldat regardait curieux : la curiosité est une des mille formes de l'amour.

Il reconnut quelque chose : les petits paquets de chansons achetées à Agen les jours de foires et qu'elle avait copiées. Que de fois ils avaient lu tout cela ensemble! Que de fois, près d'elle, il avait tourné et retourné de ses doigts rudes les fines feuilles de papier.

Puis il retrouva ses lettres. La première était datée de Suez. Il était à bord du transport *l'Annamite*, et il se rappelait le navire courant à toute vitesse au milieu des rivages désolés de la mer Rouge. Après les côtes de Naples

et de Malte, il revoyait la monotonie des horizons, le ciel rouge et les flots de sable soulevés par les vents du désert et recouvrant sournoisement le canal de leur fumée de poussière. La seconde venait d'Hanoï, toutes les autres étaient également du Tonkin. Et, en les relisant, il évoquait dans sa mémoire, ses douleurs passées et l'épopée formidable de l'armée française.

Tout le passé défilait devant ses yeux avec une netteté surprenante.

Il débarquait à Hanoï. Le fleuve roulant des eaux ternes était encombré de jonques; de quelques-unes montait une fumée légère. La ville s'ouvrait animée et bruyante, la compagnie traversait fièrement les rues : les hommes se rangeaient sur leur passage, des femmes à la peau jaune, des congaï, disaient les vieux soldats, leur souriaient de tout l'éclat de leurs dents noircies de laque, et des enfants demi-nus couraient après eux, les appelant capitaines. Eux s'en allaient rapidement au pas accéléré, jetant des regards surpris sur les mille détails de cette civilisation orientale qu'ils ne soupçonnaient pas. Ils traversaient le quartier de la concession européenne et se dirigeaient vers la citadelle, à 2 kilomètres de là. Le soleil baissait;

Hanoï s'endormait tristement sous un ciel aux couleurs ternes qui couvrait d'une buée vague les toits de bambous.

Et, dès le surlendemain ils étaient partis. Un brouillard léger voilait le pays. C'était le matin : de temps en temps des vols de bécassines, de sarcelles, passaient à quelque distance de la colonne. Les officiers en tiraient parfois. C'était une distraction pour le soldat; cela le réveillait, l'intéressait, lui rendait la marche moins pénible. Le sol était humide et glissant. Tous marchaient quand même allègrement, sac au dos, fusil en bandoulière, au milieu d'une plaine monotone, sur les chaussées étroites qui coupaient les rizières dont les nappes de tiges vertes s'étalaient à perte de vue. A chaque instant, on rencontrait de gros villages : des hommes apeurés venaient se prosterner devant la troupe; les femmes se roulaient par terre en signe de soumission, avec, autour d'elles, des enfants, des nuées d'enfants inquiets. Et derrière, suivant la colonne, la bande de coolies avec les fardeaux, les vivres et les munitions!

Une fois hors du Delta, le terrain était devenu plus ferme, les villages étaient moins nombreux. Parfois on arrivait, par d'étroits sentiers bordés d'ibiscus dont les fleurs rouges pareilles

à des blessures saignantes, à quelques groupes de paillotes fortifiées. Le mandarin venait au-devant des officiers, énumérait orgueilleusement le nombre des pirates et des Chinois qu'il avait tués, montrait les armes des habitants : des pierres rondes et des lances de bois pointu, et finissait par se courber humblement devant eux. Les troupes campaient dans un coin du village. La musique jouait un air gai qui rappelait la France, quelque chose de *Madame Angot* ou des *Cloches de Corneville*, et le sommeil venait.

Non, pas tout de suite; il fallut entendre auparavant les hurlements des coolies pillant le village, les grognements désespérés des porcs qu'on saignait et les gémissements plaintifs des chiens affolés qu'on égorgeait sans pitié.... Et, le lendemain, à l'aube, la marche en avant recommençait, endormante et monotone. Point de pirates, point de Pavillons noirs ni de Chinois. Toujours les mêmes habitants, humiliés et serviles!

Brusquement un matin on avait dû se battre. Des officiers, la lorgnette à la main, avaient aperçu derrière des rizières des pavillons multicolores surmontés d'une lance. Une décharge fut envoyée dans la direction : L'ennemi disparut. Mais cette première affaire, quelque

mince qu'elle fût, avait serré le cœur de plus d'un. Lui-même se rappelait avoir eu peur, avoir redouté de mourir si loin de son pays. L'image de Catherine lui était apparue à ce moment et le courage était revenu.

Bientôt on ne compta plus les rencontres. Il fallait avoir l'œil toujours aux aguets et le fusil toujours chargé. Lhi-vu-Phuoc, le « vieux phoque », comme disaient les soldats de marine, le chef des pirates, occupait le voisinage, mais il évitait soigneusement les batailles rangées. Enfin, il leur avait fallu prendre des villes ou plutôt des forteresses perchées sur les hauteurs. Il se rappelait la prise de Lang-son et cette marche furieuse en avant dans des sentiers abrupts que les Chinois jonchaient de leurs cadavres.

Un jour, lui-même avait été blessé : une balle dans l'épaule. La cicatrice le faisait encore souffrir aux changements de temps. On l'avait porté à l'ambulance, puis, d'étape en étape, il avait regagné Hanoï avec bien des camarades, frappés comme lui, tombés sur le champ de bataille, ou malades de fatigue, d'épuisement. La dyssenterie décimait les uns, d'autres avaient le choléra.

Et c'est ainsi qu'il évoquait, dans son esprit,

la longue campagne qu'il venait de faire et que la vue de ses lettres lui rappelait. Il revoyait tout, la vie des camps, la fatigue, la maladie, et il éprouvait un secret sentiment de joie, de revivre par la pensée toutes ses vieilles douleurs.

IV

Le tiroir n'était pas vide encore. Au fond, tout au fond, il y avait encore d'autres lettres, toutes écrites sur le même papier, du papier d'Angoulême, mince et colorié en rose, acheté un sou le paquet à des colporteurs.

Je ne sais quel pressentiment lui fit porter la main sur ce paquet. La première qu'il ouvrit le fit pâlir sans qu'il sût pourquoi. L'écriture n'était pas de lui. On y parlait de la mort d'André Lapeyre, tué au Tonkin. Le journal du Lot-et-Garonne donnait des détails... La lettre était signée Jules Sarrazin. Il déplorait la perte de son ami et plaignait la jeune fille.

André leva la tête tout inquiet. Ainsi donc, on l'avait cru mort. Et il comprit qu'il avait eu tort de ne pas écrire. Voilà déjà douze mois qu'il n'avait donné de ses nouvelles et neuf qu'il n'en



Il la voyait venir au bras de son fiancé, rose et fraîche,
la fleur d'oranger dans les cheveux.

12

avait reçu de Catherine. Il se rappela le ton inquiet avec lequel la jeune fille l'entretenait des dangers qu'il pouvait courir, et lui n'avait pas répondu, voulant avoir le plaisir d'annoncer lui-même son retour.

On l'avait cru mort. Il avait hâte à présent de voir rentrer Catherine et sa mère... Au loin, le bruit des fifres et des violons résonnait toujours. Sans doute que la noce dansait dans quelque coin de champ. Il ouvrit la fenêtre, la referma et fit le tour de la chambre, et puis comme sur la cheminée il ne vit plus son portrait, il se mit à le chercher et le retrouva au fond de la chambre de la jeune fille, accroché au mur près du bénitier et enveloppé d'un crêpe.

Il revint s'asseoir près de la petite table. Un nuage avait caché le soleil. Les oiseaux se taisaient. La musique au loin avait cessé. Midi sonnait et les deux femmes ne rentraient pas.

Machinalement, il regarda les autres lettres. Toutes étaient de Jules Sarrazin. Il disait à Catherine qu'il l'avait bien aimée, mais qu'il n'avait rien dit tant qu'André vivait, parce qu'il savait combien était grand l'amour qu'elle avait pour lui. Maintenant, si elle acceptait, il serait bien heureux de la prendre pour femme. Catherine avait hésité longtemps, attendant des nouvelles

certaines, mais rien n'était venu, André devait être mort. Elle ne pouvait rester vieille fille, elle avait à la longue promis sa main à Jules.

La noce était fixée au mercredi 7 novembre. Le mercredi, 7 novembre! Mais alors c'était lui qui se mariait! C'était pour elle que résonnaient les fifres et les violons. Ils allaient, sans doute, bientôt partir pour la mairie. Le malheureux jeune homme étouffait. Toute sa vie était brusquement suspendue, tous ses rêves envolés. Catherine mariée à un autre, souriant à un autre, chantant pour un autre, le croyant mort! Mais rien n'était fait encore! Peut-être était-il temps?

Il ouvrit la fenêtre. Des hommes portant des branches de genêts et d'énormes bouquets de buis précédaient le cortège nuptial qui s'avançait à travers les sentiers des champs vers la petite maison. Un violent combat se livrait dans le cœur du pauvre soldat. S'il essayait de reconquérir son bien!... S'il parlait?...

Dieu! que Catherine était jolie!

Il la voyait venir, au bras de son fiancé, rose et fraîche, la fleur d'oranger dans les cheveux. Derrière, marchait la mère toute heureuse. Eux parlaient d'amour, sans doute, car il se penchait vers elle, et elle détournait la tête en souriant... Pauvre André!... Il comprit que tout était bien

fini et que, pour sa part, il aurait mieux fait de ne jamais revenir au pays et de mourir là-bas dans quelque hòpital. A quoi bon maintenant troubler leur bonheur?

Il s'empressa de remettre tout en ordre comme il l'avait trouvé, il regarda une dernière fois celle qu'il perdait et se hâta de sortir et de gagner la grande route; de grosses larmes coulaient de ses yeux rouges.

V

L'après-midi était plus belle encore que la matinée. Un grand soleil dorait la campagne. Les briques rouges des maisons étincelaient. André n'hésita pas. Il allait retourner au Tonkin. Il allait revenir dans ce pays étrange où les femmes ont des dents noires, où l'on boit de l'absinthe et où l'on fume de l'opium. Il tâcherait d'oublier, là-bas, en servant bien la France, l'histoire de son cœur.

Le soir même, il s'engageait à la caserne du 9me, et quelques jours après, sur sa demande expresse, le bureau de recrutement l'envoyait à Hanoï.

Pauvre André!

LE DRAPEAU DU CANADA

A LA MÉMOIRE DE LOUIS RIEL.

LE DRAPEAU DU CANADA

A LA MÉMOIRE DE LOUIS RIEL

I

C'était à Québec, en l'an 1759, à la chute du jour.

Le canon grondait au loin. Les bruits sourds de l'artillerie, battant les murs de la ville, résonnaient par intervalles réguliers, et les crépitements de la fusillade, frappant les branches d'arbre, rendaient un son sec et monotone de grêlons lourds. Puis, lentement, le bruit diminua : on put distinguer les hennissements des chevaux affolés, le râle des mourants et les mille clameurs sinistres des batailles sanglantes qui finissent.

A quelques centaines de mètres du lieu du

combat, sous un toit de chaume, caché dans les broussailles, un homme était étendu, sanglant et les membres brisés. Cet homme devait avoir cinquante ans, car déjà des fils blancs se mêlaient en abondance aux longs cheveux noirs qu'il portait flottants sur les épaules. A la portée de sa main, il avait placé son fusil, un long rifle canadien chargé de deux balles. A sa gauche, on voyait la hampe brisée d'un drapeau dont il pressait sur son cœur les plis blancs fleurdelisés, et que ses blessures maculaient de taches rouges.

L'homme fit un effort pour écouter, mais ses forces l'avaient abandonné, et sa tête pâle retomba sur le sol.

— Mon Dieu, murmura-t-il, faites que je vive assez longtemps pour les voir une fois encore.

Les coups de fusil devenaient de plus en plus rares. On entendait au loin des cris enthousiastes : Hip! Hip! Hurrah!

— Le combat est fini, reprit le blessé, et nous sommes vaincus. Dix contre un, et en bataille rangée, hélas! c'était trop. Et la poudre ne leur manquait point.

Deux grosses larmes roulèrent de ses yeux. Il attendait toujours.

— Ils ne viennent pas! Ils ne viennent pas!

Seraient-ils morts?... Oh non! cela ne se peut pas que tous aient succombé. L'un ou l'autre viendra sans doute au rendez-vous.

En ce moment, on frappa doucement contre la mince cloison de la cabane.

— Paul! Paul! s'écria le vieux Canadien. C'est toi; mais tu n'es pas blessé?

Paul entra. C'était un robuste jeune homme de vingt-cinq ans environ. Son costume annonçait un coureur des bois; sa figure bronzée indiquait son origine. Il était un de ces métis français qui descendent des premiers colons canadiens, et qui n'ont jamais pardonné et ne pardonneront jamais à l'Angleterre d'avoir violé les droits de l'humanité et d'avoir pris leur pays.

Le jeune homme poussa un cri d'effroi en voyant les blessures du vieux coureur qu'il vénérait comme un père et avec lequel il luttait depuis cinq ans contre les étrangers. Mais le vieillard l'arrêta d'un geste :

— Nos frères? dit-il.

Paul baissa la tête.

— Beaucoup sont morts; quelques-uns sont prisonniers; d'autres ont dû fuir... Les Anglais nous avaient cernés. Il ne nous restait plus qu'à nous jeter dans le Saint-Laurent ou qu'à

traverser leurs lignes. Je l'ai fait; d'autres l'essayent encore.

La nuit devenait de plus en plus épaisse. Les clameurs de la journée étaient tombées une à une. La bataille était finie : un peuple venait d'en égorger un autre... Le jeune homme et le vieillard immobiles attendaient avec anxiété.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand un coup léger fut frappé contre la cloison. Paul ouvrit avec précaution, et trois hommes parurent. Robert, le frère aîné de Paul, un Indien iroquois, et le vieux Pons, un compagnon du moribond. Celui-ci tendait aux nouveaux venus ses deux mains affaiblies. Alors, à deux pas de ce champ de bataille où tant de sang généreux avait coulé, on put voir des hommes de cœur qui n'avaient point perdu tout espoir de revanche.

— Je vais mourir, dit le blessé, mon vieux Pons, mes enfants, et vous aussi, *Aile-de-Corbeau*, le plus brave des guerriers rouges, approchez-vous de moi, bien près.

Ceux-ci obéirent silencieusement.

— Nous avons été vaincus, reprit le mourant, parce que la France ignore notre existence et que le roi veut l'ignorer. Mais une race ne disparaît pas en un jour. Tant qu'il y aura des

Canadiens, tant que ce drapeau que j'ai défendu jusqu'à la mort existera, les Anglais ne nous auront pas domptés... Prenez-le, mes amis, ralliez autour de vous tous ceux qui sont vivants encore et rejoignez, à Montréal, le marquis de Vaudreuil. Dites-lui bien que c'est le drapeau de Montcalm que vous lui portez, et les morts ressusciteront pour le défendre.

Il s'arrêta un moment, épuisé, plus blanc que la neige. Une bave sanglante coulait sur ses lèvres.

— Vah! dit l'Indien d'un ton fataliste, mon frère blanc meurt comme un guerrier rouge...

Mais, soudain, il redressa la tête et parut écouter quelque chose : un léger bruit s'était fait entendre au dehors. Le vieux Pons haussa les épaules :

— C'est quelque fouine, dit-il, qu'attire l'odeur du sang.

Ce n'était point une fouine, mais bien un espion anglais. Pendant la bataille, cet homme avait remarqué cette espèce de masure qui s'abritait sous les arbres, derrière les rochers, et il était venu, sans bruit, rôder aux alentours, espérant y surprendre un secret qu'il pourrait vendre cher.

Son attente ne fut pas déçue.

Le vieillard avait repris la parole.

— N'oubliez pas le mot d'ordre : *Sang bleu* et *Sang mêlé*... Montrez à tous le drapeau que vous portez, et, je le jure, le Canada sera libre!

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus.

— Mes amis, ajouta-t-il, j'ai pour toute famille une fille, ma pauvre Emma, une Bois-Brûlée, comme toi, Paul. Elle est dans ma case des Laurentides, sur les bords de l'Ottawa... Pons connaît le chemin... c'est une brave Canadienne et qui aime bien la France. Vous en aurez soin, n'est-ce pas?

Les deux jeunes gens lui tendirent la main.

— Merci, dit le coureur des bois, je puis mourir à présent. Il eut un hoquet. Le sang emplit sa bouche et il ferma les yeux. Pons, Robert et Paul tombèrent à genoux devant le cadavre.

L'Indien les rappela brusquement à la réalité.

— Écoutez, fit-il.

Son oreille finement exercée lui faisait distinguer nettement la nature du bruit qu'il avait déjà entendu à l'extérieur. C'était un bruit de pas qui s'éloignait. Il se précipita au dehors et Paul l'y suivit. Ils aperçurent au milieu des arbres une ombre humaine qui fuyait.



Merci, dit le coureur des bois, je puis mourir à présent.

Avant qu'ils aient eu le temps d'épauler, elle avait disparu.

— C'est quelque espion anglais, dit Robert.

— Tant mieux, répliqua Paul. Il pourra dire à ses compatriotes que le drapeau du Canada existe toujours et que nous saurons le défendre.

— En attendant, continua le vieux Pons, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de quitter la place au plus vite.

Pendant qu'*Aile-de-Corbeau* faisait le guet à l'extérieur, les trois amis creusèrent une tombe, ensevelirent avec la hampe brisée du drapeau les restes sanglants du vieux patriote et mirent le feu à la chaumière.

Paul avait roulé autour de son corps la précieuse relique de l'indépendance canadienne. Un feu sombre brillait dans ses yeux. Ses compagnons étaient aussi résolus que lui; tous les quatre s'enfoncèrent dans la forêt

II

— Nous disions 400 hommes tués et 1 250 blessés, n'est-ce pas? dit le gros major anglais en écrivant une lettre.

— Non pas, dit l'officier; j'ai dit à Sa Seigneurie 1 200 hommes tués et 2 750 blessés.

— Ah çà! mon cher ami, vous tenez donc à me faire pendre haut et court quand nous reviendrons en Angleterre. Il est de la plus haute importance que le roi Georges et le Parlement soient convaincus que nos pertes sont insignifiantes. Nous dirons la vérité au ministre, mais à lui seul. Morts et blessés l'intéressent peu cet homme : Les soldats tués sont Allemands pour la plupart, et puis, quand on réussit, qu'importe le reste!

Le gros major laissa échapper un rire bruyant à travers ses favoris rouges et l'officier crut devoir s'y associer. La vie humaine leur était chose parfaitement indifférente. Ils s'étaient habitués à voir le sang couler dans l'Inde, où ils rançonnaient les habitants au profit de la Compagnie, et où les cipayes de Dupleix étaient plus faciles à tuer que les Canadiens.

— Cela ne fait rien, reprit le major, l'Angleterre paie cher sa victoire. La perte de Wolf sera difficilement réparée...

— Son dernier mot a été admirable.

— Tant mieux : on va imprimer cela dans toutes les langues; les philosophes applaudiront, et nous prouverons aux Français, ajouta-t-il en

se rengorgeant, qu'ils n'ont pas seuls le monopole de l'héroïsme.

— Il faut leur reconnaître un mérite. C'est qu'ils se battent comme des tigres, et que les Canadiens manquent rarement leur homme pour peu qu'ils le visent.

Le major arrêta l'officier :

— Ceux qui poursuivaient les fuyards sont-ils de retour?

— Ils doivent boire dans quelque taverne de Québec.

En ce moment, un piétinement de chevaux se fit entendre dans la rue. Il était deux heures du matin. A l'extérieur, quelques cris d'oiseaux de nuit troublaient seuls le silence.

— Les voilà! fit le gros major, et il cria : Hawkies! Hawkies!

Un Américain, rouge comme une pivoine, entra dans l'appartement.

— Faites immédiatement monter l'officier qui commandait ce détachement.

Celui-ci monta.

— Eh bien? et les fuyards? et ce drapeau?

— Nous n'avons rien trouvé.

— Rien! rien, fit le major avec un geste brusque. C'est que vous n'avez pas cherché.

— Mille pardons, Excellence, nous avons

cherché; mais la nuit est noire, les bois profonds, et l'ennemi connait mieux le terrain que nous.

— Alors, rien n'est terminé. Tant que ces démons conserveront leur drapeau, le Canada ne sera point soumis.

Un coup discret qu'on frappa à la porte, arrêta le commandant.

— Faites entrer, cria-t-il.

Un homme parut. C'était un certain Bob, ancien chasseur au compte de la Compagnie de la baie d'Hudson. Il avait rendu plus d'un service à l'armée anglaise en espionnant les positions de l'ennemi, ce qui lui était d'autant plus facile que l'habitude de la vie sauvage lui permettait de lire ouvertement dans toutes les ruses des Canadiens et des Indiens.

On a déjà deviné que ce Bob était l'étranger qu'on avait entendu rôder auprès de la masure.

— Je ferai remarquer à Son Excellence, dit cet homme, que rien n'est encore perdu, comme elle semble le craindre. Je sais qui possède le drapeau de Montcalm. Donnez-moi vingt soldats, vous l'aurez avant peu.

— Quarante, si tu les veux, hurla le major. Pourvu que tu rapportes la guenille.

— Je la rapporterai.

— Ton nom?

— Bob, chasseur de fourrures.

— Va donc et réussis.

L'homme salua et sortit. Le major se déridait.

— Rien n'est perdu, dit-il.

Il pressa la main de ses officiers et tous les trois s'écrièrent :

— Hip! Hip! Hurrah pour la vieille Angleterre!

III

En quittant la cabane dont les débris, planches et poutrelles, fumaient encore, les trois Canadiens et l'Iroquois s'étaient dirigés droit vers l'Ouest. Ils marchaient depuis quelques heures déjà, quand l'Indien qui, de temps en temps, écoutait les vibrations du sol, s'arrêta :

— Des chevaux! dit-il; nous sommes poursuivis.

— Poursuivis! dit Paul.

— Parbleu, continua Pons, l'espion anglais qui nous écoutait cette nuit.

Un silence se fit; les fugitifs renouvelèrent l'amorce de leurs fusils.

— Et maintenant, qu'ils viennent, dit Robert en faisant mine d'épauler.

— Fuyons plutôt, dit Pons. On ne doit pas mourir quand on est chargé de défendre le drapeau de son pays.

— Cachons-nous, dit l'Indien. Folie n'est pas courage.

Aile-de-Corbeau connaissait admirablement la contrée. Il appuya sur la droite où des bouquets de bois voilaient des retraites sûres. Le petit jour commençait à poindre. La rosée pleuvait des arbres au milieu desquels des t oupes d'oiseaux se poursuivaient en criant.

— Si nous avions seulement des chevaux, murmura Robert.

— Si nous avions des chevaux, dit l'Indien, nous serions certainement pris. Nous avons l'avantage d'être à pied, profitons-en.

Et, effaçant avec soin la trace de ses pas, il courut se blottir sous un buisson épais. Ses compagnons l'imitèrent. Il n'était que temps. Une vingtaine d'hommes à cheval passèrent devant eux.

— A la hutte de la Métisse, dit l'un d'eux. Ils doivent s'y rendre, et nous les prendrons au piège.

— Ils savent tout, dit Paul effaré. Pourrons-nous sauver la malheureuse?

— L'important, reprit Pons, est d'arriver avant eux. Ils n'y seront pas avant douze jours, nous y serons dans dix.

Les Anglais avaient disparu. Les fugitifs reprirent leur marche en avant. Malheureusement, ils avaient compté sans les rivières que les pluies grossissaient. Des Hurons complaisants leur fournirent le moyen de passer la rivière Saint-Maurice. Mais ils durent, pendant trois jours, chercher un gué sur la rivière Gâtineau. Il fallait aussi se garder des embûches des Algonquins, ennemis déclarés de tous les blancs. Dans le pays des Iroquois, leur marche fut plus rapide. Le douzième jour, ils atteignirent les bords de l'Ottawa.

— Mon Dieu, répétait Paul, pourvu qu'il soit encore temps.

A cinq cents pas de là, ils aperçurent la hutte, sous un bouquet d'arbres géants, à l'abri de rochers énormes que lavaient les eaux torrentueuses du fleuve. Une fumée légère s'échappait de sa toiture conique. Tout paraissait calme et paisible. Un gros dogue menaçant avait couru à leur rencontre; mais il avait reconnu Pons et lui léchait les mains. La porte de la cabane était ouverte : ils entrèrent. La jeune fille lisait près du foyer où rôtissait une pièce de venaison.

— Des Français, fit-elle en souriant, des Canadiens, soyez les bienvenus.

Elle se leva, leur tendant la main, mais soudain elle reconnut le vieux Pons et pâlit affreusement.

— Mon père?

— La bataille a fait plus d'une victime, dit le coureur des bois d'une voix grave.

La jeune fille était tombée à genoux.

— Mon père! mon père! désormais, tout est fini pour moi!

— Votre père vous ordonne de vivre, Mademoiselle, pour vos amis, dit le vieux Pons.... pour vos frères, ajouta Robert.... et pour le drapeau, reprit Paul.

A ce mot, elle redressa la tête et regarda fièrement le jeune homme qui entr'ouvrit sa blouse usée et montra sur sa poitrine les lambeaux blancs de la sainte relique.

Elle comprit et ses yeux brillèrent. Une implacable résolution se lisait sur ses traits.

— Nous allons maintenant, dit Paul, courir à Montréal et rejoindre le marquis de Vaudreuil. Vous nous suivez?

— Où vous irez, j'irai.

— Hâtons-nous de fuir, l'ennemi nous traque.

Elle prit un costume foncé, une tunique

courte, serrée à la taille par une ceinture; puis elle saisit une carabine, y glissa deux balles, et dans un léger havre-sac de toile qu'elle-même avait cousu, elle mit un morceau de viande et le livre qu'elle lisait.

— Vous lisiez, Emma, dit Paul?

— Oui... Corneille!... Eh maintenant, partons.

Ils avaient, hélas! beaucoup trop tardé! L'Indien venait de pousser un cri : une troupe de cavaliers arrivait. On les voyait courir dans tous les sens à cent pas de la hutte.

— Nous sommes cernés, dit Robert.

— Ne craignez rien, reprit la jeune fille; ils ne nous tiennent pas encore.

Paul lui serra la main.

— Peut-être ignorent-ils notre présence ici, continua Robert.

— Ils ont suivi la trace de nos pas, dit *Aile-de-corbeau.*

Il ne se trompait pas. Un cavalier se détacha du groupe et se fit un porte-voix de ses deux mains :

— Si vous donnez le drapeau que vous avez emporté, vous aurez la vie sauve.

— J'ai bien envie d'envoyer une balle à ce chien, dit Robert.

— Soyons prudents jusqu'au bout. Voyons jusqu'où ira leur insolence.

Le cavalier reprit en ricanant :

— Si dans cinq minutes nous n'avons pas la guenille, nous chargeons la cahute.

— Voilà ma réponse, dit Robert.

Et, épaulant son fusil, il fit feu. Le cavalier tomba.

— Bien tiré, murmura Pons, excellent fusil!

Les Anglais ripostèrent par une décharge générale. Mais les assiégés avaient eu le temps de se coucher sur le sol. Les balles sifflèrent autour d'eux sans atteindre personne. Une seule, en ricochant, égratigna la joue de la jeune fille. Une goutte de sang coula. Paul s'élança.

— Ce n'est rien, fit-elle... Et, maintenant, suivez-moi.

Avant que les Anglais eussent eu le temps de recharger leurs armes et d'arriver sur la chaumière à bride abattue, elle souleva une trappe qui se confondait absolument avec le sol, et l'ouverture béante d'un souterrain apparut.

— La suprême ressource des trappeurs, dit-elle.

Elle se lança résolument en avant. Pons, Paul et l'Indien la suivaient de près. Robert déchargea une fois encore sa carabine.



Voilà ma réponse, dit Robert. Et, épaulant son fusil, il fit feu. Le cavalier tomba.

Soudain la cabane ploya sous le poitrail des chevaux. Les fugitifs entendirent un grand bruit au-dessus de leurs têtes, et crurent distinguer des jurons et des cris de colère.

Le souterrain donnait au loin dans la forêt. Un quart d'heure après, ils en avaient atteint l'extrémité. Arrivés là, ils se regardèrent, mais soudain tous pâlirent.

Robert n'était pas avec eux.

Ils revinrent sur leurs pas. A dix mètres de la trappe, un éboulement provoqué par le piétinement des chevaux fermait toute issue...

IV

Les survivants tinrent rapidement conseil. Avant de rejoindre le marquis de Vaudreuil, il fallait retrouver Robert et tenter l'impossible pour le sauver s'il vivait encore. Mais qu'était-il devenu? Était-il mort dans l'éboulement? Était-il resté dans l'espace qui s'étendait entre la trappe et les décombres à l'entrée du souterrain? Les Anglais l'avaient-ils fait prisonnier?

Il commencait à se faire tard. Le disque rouge

du soleil empourprait les branches des arbres, et glissait lentement du côté de l'ouest. Le froid devenait de plus en plus vif. Il fallait se hâter de prendre un parti.

Retourner à la hutte, il n'y fallait pas songer encore. On voyait de loin dans l'ombre plus épaisse flamber un grand feu. Les Anglais avaient allumé les poutres et les poutrelles de la chaumière, et se gorgeaient de viande à la lueur de ce brasier.

Paul se chargea de se glisser auprès d'eux et de les observer. *Aile-de-Corbeau* s'offrit pour l'accompagner; le jeune homme refusa. Les fugitifs se partagèrent le morceau de venaison qu'Emma avait emporté et Paul s'éloigna.

Sans bruit, se glissant sous les branches basses des sapins et des chênes, il parvint bientôt à quelque distance des feux ennemis. Les Anglais étaient toujours là. Quelques-uns dormaient, d'autres causaient.

Il écouta :

— Parbleu, disait Bob, la chose est claire, les coquins ont été ensevelis par l'éboulement et le drapeau avec eux.

Tous se rangèrent à cet avis, mais, au fond, ils n'y croyaient guère.

— Alors, pensa Paul, ils ont découvert et

fouillé l'entrée du souterrain. Qu'est devenu mon pauvre Robert?

Il attendit quelques instants encore, espérant apprendre quelque chose. Mais les Anglais étaient las. Ils se roulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent. Seules, deux sentinelles furent chargées de veiller.

Après tout se dit Paul, poursuivant sa pensée, qui sait s'il n'aura pu s'échapper à travers les chevaux? Il se glissa de nouveau au milieu des broussailles et revint sur ses pas. La nuit était d'un noir d'encre. Quelques étoiles pâlies y brillaient vaguement.

Il n'avait pas fait cent mètres qu'il crut voir se dresser devant lui quelque chose.

— Est-ce toi, Robert? dit à voix basse le jeune homme, que l'émotion étranglait.

Un grognement sourd lui répondit, et une masse velue, dont il sentit l'haleine chaude, se précipita sur lui. Heureusement que le jeune homme n'avait point emporté son fusil, qui aurait gêné ses mouvements sans qu'il en pût faire usage. Il se jeta de côté, évita la lourde patte de l'animal et tira son couteau de chasse. La bête revint à la charge, furieuse. Paul brandit son couteau et lui déchira le mufle : des gouttes d'un sang tiède tombèrent sur sa main, et

l'animal blessé, poussant un effroyable rugissement de douleur et de rage, se rua en avant.

Le choc renversa Paul, mais, en tombant, il enfonça jusqu'au manche la lame aiguë dans la poitrine du monstre. Un flot de sang s'en échappa, baignant le visage du jeune homme qui s'évanouit sous le cadavre de l'ours.

Au bout de quelques minutes, il revint à lui, se débarrassa du poids énorme qui l'étouffait et reprit sa marche rampante et silencieuse. Lentement, la nuit s'éclaircissait. Les étoiles plus nombreuses avaient plus de lumière à mesure que l'heure avançait.

Emma et Pons veillaient en l'attendant. Assis au pied d'un arbre, *Aile-de-Corbeau* regardait dans la nuit.

A la lueur vague des étoiles, la jeune fille s'aperçut soudain que la blouse de Paul était baignée de sang.

— Blessé? cria-t-elle en se levant et en courant à lui.

— Ce n'est rien, dit Paul, un grizzly me barrait le passage, je l'ai tué.

— Bravo, mon garçon, dit le vieux Pons, la chose a été lestement expédiée. Et pas une égratignure?

— Pas une.

— Aucune nouvelle de Robert?

— Pas encore.

— Alors, à demain! dormons, nous aurons besoin de toutes nos forces.

Il se roula dans sa couverture. Deux minutes après, il dormait profondément. L'Indien fermait également les yeux.

Emma et Paul veillaient. La jeune fille songeait à son père mort pour la patrie, le jeune homme songeait à son frère. Maintenant, ils étaient l'un et l'autre seuls au monde, sans famille, deux êtres perdus dans la création. Ils levèrent la tête en même temps, et leurs yeux se rencontrèrent. Une communion secrète les rapprocha soudain, et leurs mains se pressèrent. Sans parler, ils s'étaient compris.

— Emma, dit Paul, reposez-vous, mon amie.

— Et vous, pouvez-vous dormir? reprit la jeune fille. Et ils demeurèrent ainsi, poursuivant le cours de leurs pensées. Des souffles passaient dans les branches des grands arbres de la forêt; les oiseaux de nuit jetaient de temps en temps leurs cris rauques et perçants. Au loin, au-delà des feux anglais qui marquaient d'une tache rouge la profondeur noire, la grande voix de l'Ottawa, monotone et formidable, roulait indéfiniment.

L'aube les trouva tout prêts à partir. L'Indien était allé en avant pour explorer le terrain, quand, tout à coup, il revint en courant :

— Les Anglais ne sont plus là, cria-t-il.

En un instant, Emma et Paul furent prêts et rejoignirent le coureur des bois. Tous avaient hâte de se renseigner sur le sort de Robert... Les Anglais avaient campé autour des ruines fumantes de la hutte. Quelques tisons y fumaient encore et achevaient de s'éteindre.

A l'aide de branches d'arbres, les trois fugitifs eurent rapidement déblayé le sol. Ils retrouvèrent la trappe, la soulevèrent de nouveau, mais ils n'aperçurent aucune trace du malheureux jeune homme.

Ils sortirent au dehors.

— Peut-être, dit Paul, l'ont-ils fait prisonnier?

Pons secoua la tête.

— Les Anglais n'en font jamais.

Soudain Emma poussa un cri d'effroi.

— Là! là! dit-elle, en désignant quelque chose dans le feuillage.

Paul et Pons eurent un mouvement d'horreur. A trente mètres d'eux, le cadavre de Robert, affreusement mutilé et presque méconnaissable, était suspendu à la première branche d'un gros chêne! On avait dû le torturer avant de le tuer.

Son corps ne portait aucune trace de blessures profondes. Mais sur sa peau sanglante les traces du supplice apparaissaient. Les Anglais avaient reçu des Indiens de bonnes leçons de cruauté.

— Mon frère! mon pauvre frère, murmurait Paul, à genoux près du corps que Pons avait détaché. Oh! comme je te vengerai!

— Paul, nous serons deux, continua la jeune fille, en lui serrant la main.

— Trois si vous le voulez bien, ajouta le vieux Pons, en pleurant; et je vous jure qu'ils paieront cher le crime qu'ils ont commis.

Le cadavre fut pieusement enseveli sur le bord du fleuve et la terre recouverte de grosses pierres pour que les loups des prairies, les *coyottes* ne vinssent pas profaner la tombe. Une croix de bois, dressée dans un coin, annonçait qu'un chrétien reposait là.

— Et maintenant, dit le vieux Pons, allons rejoindre le marquis de Vaudreuil.

Les deux jeunes gens restèrent un moment immobiles. Mais, soudain, ils se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre, et, en face de ce tertre désolé, ils renouvelèrent à haute voix les muets serments que leur cœur avait déjà échangés.

— Paul, je veux vivre avec toi pour venger nos morts glorieux.

— Emma, tu seras ma femme et nous lutterons ensemble pour la patrie.

Le vieux Pons essuya une larme, l'Indien hocha la tête, et tous les quatre reprirent leur marche dans la forêt.

V

— Alors ton plan n'a pas réussi, dit le gros major.

— Excellence, autant poursuivre une vipère dans un marais. Au bon moment, ils ont disparu, sauf un que nous avons pris.

— Mais tu aurais dû savoir que tous ces coureurs des bois ont des souterrains qui leur servent de refuge.

— Nous l'avons cherché et trouvé, reprit Bob. C'est même à l'entrée de ce souterrain qu'était le prisonnier que nous avons fait. Mais un éboulement du sol nous a empêchés d'aller plus loin. Entre nous, je crois qu'ils y sont restés, eux et la femme.

— Quelle femme?

— La fille d'un vieux trappeur, une métisse, qu'ils sont allés dénicher sur la prière du père qui s'est fait tuer l'autre jour à Québec.

— Qu'avez-vous fait du prisonnier?

— Excellence, nous l'avons tué.

— C'est un tort, nous aurions pu l'interroger.

— Il n'aurait point répondu. Ces Canadiens sont têtus comme des mules, et puis les soldats avaient hâte de l'expédier.

— Pourquoi?

— Il nous avait tué quatre hommes.

— Bah! des Hessois! Cela ne compte point.

Bob fit un signe de tête approbatif. Le gros major parlait à voix basse à son officier.

Il s'interrompit bientôt, et se tournant vers Bob :

— Alors, tu les crois morts? demanda-t-il.

— Excellence, je le crois.

— Bien! voilà pour tes services.

Il lui tendit un sac de guinées. Bob se hâta de les enfouir dans une des poches de sa veste rouge et sortit à reculons en saluant jusqu'à terre.

Restés seuls, les deux officiers supérieurs se concertèrent.

— Il pourrait aussi se faire, dit le major, que ces hommes fussent encore vivants. Dans

ce cas, l'important est qu'ils ne puissent jamais rejoindre le marquis de Vaudreuil. S'ils gagnent Montréal, tout est à recommencer.

— Auriez-vous quelque inquiétude, dit l'officier?

— Beaucoup! Les nouvelles du continent sont mauvaises. Frédéric II, l'allié de l'Angleterre, est enfermé dans son camp de Buzenwise. Les Russes, les Autrichiens et les Français ont repris l'avantage, et peut-être, ajouta-t-il en baissant la voix, ne faut-il pas trop compter sur les Américains.

— Les Colons! Vous m'étonnez.

— C'est malheureusement à craindre. Pitt lève sur eux des impôts très lourds. Ils ne sont avec nous que parce qu'ils détestent plus que nous les Canadiens français. Si les choses traînent en longueur, les fruits de la victoire seront perdus. Il ne faut pas que le Canada se relève de sa première grande défaite.

— Alors, marchons sur Montréal!

— C'est bien votre avis?

— Naturellement, surtout après ce que vous venez de dire.

— C'est le mien également. Les troupes partiront demain. . . . .

. . . .

Le lendemain, au petit jour, les troupes anglaises sortirent de Québec, et, remontant la vallée du Saint-Laurent, se dirigèrent à marches forcées dans la direction de Montréal.

La marche fut longue et pénible. Les Anglais avaient juste ce qu'il leur fallait de vivres et, dans les lieux inconnus qu'ils traversaient, ils avaient besoin de les ménager, exposés qu'ils étaient à n'en point trouver d'autres.

Les guides indiens qu'ils emmenaient avec eux les trahissaient souvent. Souvent, ils les conduisaient dans quelques fondrières, disparaissaient en poussant leurs cris de guerre, et des coups de fusil, partis des bois, des rochers, faisaient des vides dans les rangs du corps expéditionnaire.

Enfin, ils atteignirent Montréal. Il était temps. Près d'un quart de l'armée était resté sur le chemin. Le gros major pestait; mais qu'importaient les hommes. Il fallait en finir au plus vite et coûte que coûte. D'ailleurs, un corps d'Américains, qu'on avait mandé en toute hâte du Massachusetts, allait arriver et combler les vides.

Le marquis de Vaudreuil était campé à quelque distance de la ville avec les débris de l'armée canadienne. Les Anglais prirent leurs

positions en face des siennes. Aucun des deux partis n'était pour le moment disposé à l'attaque. Les Français, découragés du reste par le dernier combat, attendaient toujours qu'un secours imprévu leur arrivât d'outre-mer. Les Anglais avaient besoin de repos et voulaient se fortifier des contingents américains dont on signalait l'approche.

Du drapeau du Canada il n'était plus question; mais les officiers savaient que le jour où les fugitifs l'apporteraient sanglant encore et glorieusement troué, ils auraient ce jour-là un rude assaut à repousser. Ils ne tenaient point à courir ce risque.

L'important était d'empêcher que le drapeau ne parvînt au marquis de Vaudreuil. On fit donc surveiller les environs. Des sentinelles dispersées dans la campagne eurent l'ordre d'arrêter toutes les personnes qu'elles rencontreraient et de les conduire immédiatement au camp où le major les interrogerait.

Quelques jours se passèrent sans qu'aucun incident fût signalé. Un jour, un Anglais accourut au bureau central des officiers, disant qu'il avait aperçu, marchant sous bois et dans la direction du camp français, un groupe aux allures mystérieuses, trois hommes et une femme.

— Ce sont eux, dit le major. Vite, un cheval!

En un clin d'œil, il fut en selle. Une douzaine de cavaliers s'élancèrent avec lui.

Mais les fugitifs se savaient découverts. Au lieu de chercher à ruser, ils coururent droit devant eux dans la direction du camp français. Ils n'en étaient plus qu'à trois cents mètres.

— Feu! dit le major. Laisserez-vous échapper ces misérables?

Cinq balles partirent... Le vieux Pons roula sur le sol.

— Au camp, cria-t-il en tombant. Au camp, et hisse le drapeau!

Paul bondit en avant. Emma le suivait de près. Soudain, une racine la fit trébucher. La jeune fille tomba. Paul voulut la relever. Elle l'arrêta d'un geste.

— Au camp, reprit-elle à son tour. C'est le devoir. Au camp, et hisse le drapeau!

Paul n'hésita plus. Les Français accouraient à son secours. Il était sauvé! Mais déjà les Anglais avaient pris la fuite, et le jeune homme pouvait voir le corps de la jeune fille jeté en travers sur le cheval de l'un d'eux.

VI

Au bruit du tumulte et des coups de feu, le marquis de Vaudreuil était sorti de sa tente.

— Que se passe-t-il? dit-il d'une voix brève.

Un officier répondit :

— Un homme, un Canadien que les Anglais poursuivaient.

— Qu'on l'amène.

Paul arrivait, le front trempé de sueur.

— Votre nom, Monsieur?

— Paul Rubens, mon général.

— D'où venez-vous?

— De Québec... Je vous apporte le legs de Montcalm.

Et le jeune homme, écartant ses vêtements déchirés, présenta le drapeau blanc fleurdelisé que des gouttes de sang tachaient glorieusement.

Un frisson courut parmi les officiers et les Canadiens présents, quand le marquis porta à ses lèvres le symbole de l'indépendance canadienne.

— Maintenant, dit-il tout joyeux, la victoire est à nous. Un cri immense : Vive la France! Vive le Canada! retentit dans l'espace. Le dra-



Pour la forme, un avocat anglais avait parlé des accusés qu'il reconnut coupable.

peau fut hissé dans le camp et chacun prit ses armes. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que tous descendaient en colonnes serrées à l'attaque du camp anglais.

L'ennemi les accueillit par de fortes décharges d'artillerie, mais l'enthousiasme des Canadiens était tel, qu'ils se jetèrent sans compter leurs pertes sur les troncs d'arbres et les branchages accumulés derrière lesquels s'était massée l'infanterie anglaise.

Paul combattait au premier rang. Il faisait tournoyer son fusil autour de sa tête, broyant des crânes, marchant droit devant lui comme un buffle irrité. Il voulait retrouver et sauver Emma.

Les Anglais reculaient... Une à une ils perdaient toutes leurs lignes de défense. Déjà le désordre se mettait dans leurs rangs, quand on entendit au loin un bruit de clairons et de tambours.

Les Français inquiets s'arrêtèrent. Derrière eux arrivaient les renforts anglais de Massachusetts. Le désespoir s'empara de tous les cœurs. Alors commença une horrible tuerie. Les Anglais, cinq fois plus nombreux, n'eurent point de peine, à remporter la victoire.

Pour la seconde fois, le drapeau du Canada

succombait : les Anglais qui l'avaient pris entrèrent ce jour-là à Montréal.

Paul avait été ramassé sur le champ de bataille. Une balle lui avait brisé la cuisse. Jeté dans une cave avec une vingtaine d'autres Canadiens blessés comme lui, il n'eut pas à attendre longtemps son procès. Dès le lendemain, les prisonniers furent traduits en conseil de guerre. Dans la grande salle du jugement, Paul aperçut Emma, silencieuse et résignée, au milieu d'un groupe de femmes. Il put se rapprocher d'elles.

En voyant son fiancé, le visage de la jeune fille rayonna :

— Réunis, dit-elle !

— Pour quelques instants, répliqua Paul.

— Pour toujours ! reprit la jeune fille avec une sauvage énergie.

Tout au fond, sur une estrade, un officier anglais expédiait la lecture de son rapport. Il parlait au nom de l'humanité, flétrissait les perturbateurs de l'ordre, énumérait les droits des Anglais sur la vallée du Saint-Laurent, et terminait en faisant l'éloge de la justice et de la clémence de la vertueuse Angleterre.

Il demanda la peine de mort. Elle fut votée à l'unanimité. Pour la forme, un avocat anglais avait parlé des accusés qu'il reconnut coupa-

bles. Il demanda, non leur acquittement, mais leur grâce, ou tout au moins un léger sursis.

La grâce fut rejetée et le sursis refusé. Les condamnés crièrent : Merci et vive la France! Emma et Paul s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, et c'est en face de la mort qu'ils échangèrent leur premier et dernier baiser. Un quart d'heure plus tard, la justice anglaise était satisfaite. Emma et Paul étaient couchés morts, au milieu des cadavres des autres Canadiens, et les soldats ennemis criaient :

— Hip! Hip! Hurrah pour la juste et clémente Angleterre!

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE ALCIDE PICARD ET KAAN. 492. D. S. P.